

PER

V-238

BNQ

35e année / Volume 4
Mai-Juin 2006 / Iyar 5766
5.00\$

la voix sépharade

UNE PUBLICATION DE LA COMMUNAUTÉ SÉPHARADE UNIFIÉE DU QUÉBEC

Édition spéciale



Festival Sefarad du 11 juin au 6 juillet 2006

UNE PRODUCTION



TOYOTA

MONTRÉAL-NORD

329-0909

Jean Alloul
Rachel Alloul
Michel Alloul
Eliane Alloul
Daniel Alloul
Gerard Azoulay
David Azoulay
Didier Ziri
Isidore Fhima
Gabriel Dadoun

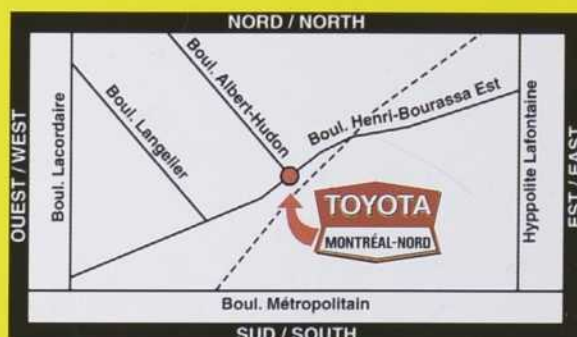
Le seul concessionnaire Toyota avec
des mezuzah à toutes ses portes
est maintenant situé au 6767 Henri-Bourassa Est



ECHO 2005



Vous êtes peut-être
admissible à une allocation
jusqu'à 1 000\$



Rég.	15 725\$
Rabais	1 230\$
Votre prix	14 495\$*

Neuve, couleur rayon d'argent mica, automatique, 4 cylindres, radio AM/FM CD/MP3, 4 haut-parleurs, pare-chocs et poignées de portières de couleurs assorties, pneus 15 pouces, verrous de portières assistées.

*Taxes, trsp et prép. en sus.



6767 Henri-Bourassa Est
514-329-0909 - toyotamontrealnord.com



Forfaits Cashers tout inclus



A la recherche de la perfection...



Les Nouveaux Salons de Or Hahayim



5700, Einstein à Côte St-Luc
999-7136

Octopus VOYAGES
JEAN-TALON

Pour vos voyages d'affaires
et de plaisir



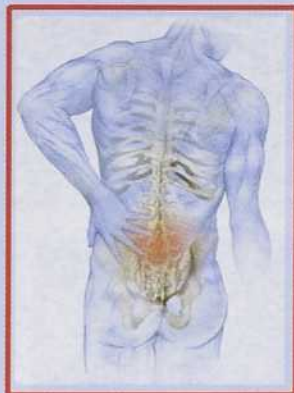
ALAIN LOOK
Président

600, rue Jean-Talon Est.
(Tour Bell Canada),
Montréal (Qc) H2R 3A8
Tél.: (514) 948-4828
Fax: (514) 948-4729

"...parce que vous méritez un traitement de choix."

S.O.S. Physio

Clinique de physiothérapie & de massothérapie



- Problèmes lombaires, dorsaux ou Cervicaux (hernie, sciatique, whiplash, posture)
- Blessures sportives ou orthopédiques
- Tendinites, bursites, arthrite
- Accidents du travail (CSST)
- Accidents de la route (SAAQ)
- Majorité des assurances privées acceptées

Services offerts:

- Physiothérapie & massothérapie: en clinique ou à domicile.
- Massage sur chaise dans les compagnies.



Centre de Santé Cavendish
5742 Cavendish Blvd.
Côte St-Luc, Qc.

Pour toutes informations:

Tel: 514-488-9913 poste 2

www.sosphysio.com • sosphysio@vdr.ca

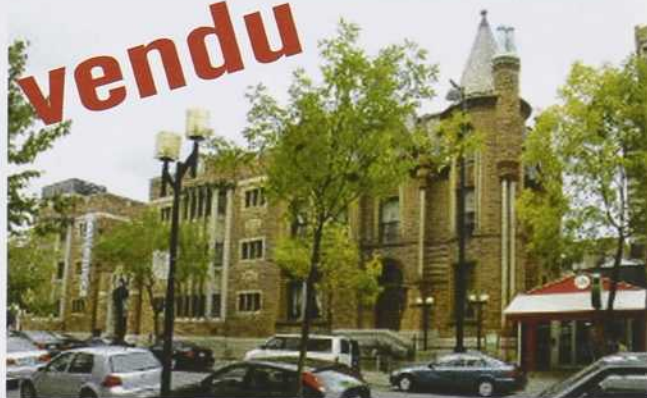


Me Eva Hazan
Notaire - Notary

400, Laurier Ouest, Bureau 501, Montréal, Québec, H2V 2K7
Tel: 514.272.2212 poste 226 Fax: 514.272.2217 evahazan@qc.aira.com

RE/MAX

vendu



1445 RUE BISHOP
PRIX DEMANDÉ 2,050,000\$



RE/MAX DU CARTIER INC.
Courtier immobilier agréé franchisé indépendant
et autonome de Re/max Québec Inc.

Guila Azougui

Agent immobilier affilié, résidentiel et commercial

1290 avenue Bernard Ouest, bureau 100
Outremont (Québec) H2V 1V9
T. 514.271.2131 / F. 514.271.8800
Cellulaire 514.830.4498
gazougui@remax-ducartier.qc.ca



service de bar
joe amar des grandes occasions
bar service for grand occasions

joeamar@videotron.ca
Tél.: 514-684-5017 Cell.: 514-993-6003 Fax: 514-684-0803
67 Manuel Drive, D.D.O Montréal, Qc H9A 2M1

Vous êtes plein d'énergie, vous voulez relever le défi :
La Communauté Israélite de Genève
recherche un Ministre Officiant

pour sa nouvelle synagogue sépharade

Qualités professionnelles requises :

- Formation liturgique sépharade avec connaissance parfaite des mélodies « Yéroushalmi et marocaines »
- Haut niveau de Kriat haThora
- Formation dans le judaïsme pour enseignement au Talmud Torah
- Pédagogue
- Facilité de contact avec petits et grands
- Animation communautaire
- Connaissances du français
- Ressortissant de la Suisse, de l'Union Européenne ou de l'AELE ou permis valable souhaité

Si vous êtes intéressé et vous reconnaissez dans ce profil, veuillez adresser votre dossier (curriculum vitae, lettres de références des postes précédents et enregistrement vocal) à l'attention de M. le Rav Izhak DAYAN, Gd Rabbin de la CIG
 CIG - 10, rue St Léger - CH - 1205 Genève



JACQUES ZNATY

LL.L., D.E.S.S. Fisc.

NOTAIRE • NOTARY

5000, RUE JEAN-TALON OUEST, SUITE 226, MONTRÉAL (QUÉBEC) H4P 1W9
 TÉLÉPHONE: (514) 739-0659 • TÉLÉCOPIEUR: (514) 739-5792
 jacques@jznatynotaire.com

MICHEL SABBAH
 SERVICE DE BAR POUR TOUTES OCCASIONS

LES ÉVÉNEMENTS HEUREUX
 VIN ET LIQUEURS DE VOTRE CHOIX / SERVICE PAR EXCELLENCE

BAR MITZVAHS

MARIAGES

HENNE

DINERS DE CORPORATIONS

ANNIVERSAIRES

CÉLÉBRATIONS

PRIX COMPÉTITIFS

Tél.: (514) 481-8484
 Cell.: (514) 688-2888

Au service de la communauté depuis 1974 avec élégance et simplicité.

David Elmaleh
Tapissier-Décorateur

Rembourrage et transformation de tous sièges
 Rembourrage sur mesure
 Carcasses de style importées

Estimation Gratuite

1001, rue Lenoir, suite A-408, Montréal, (Québec) H4C 2Z6
Tél.: (514) 935-5944 / Fax: (514) 935-0055



Créations Sultan

Vente et Location de
 Robes de Henné
 Sales and Rental

514-738-6517

www.SultanCreations.com
 info@SultanCreations.com

Paradise
Kosher BAKERY

ONE STOP SHOPPING FOR ALL YOUR NEEDS
 UN ARRÊT POUR TOUS VOS BESOINS

METS POUR EMPORTER / TAKE-OUT

Catering, B.B.Q., Meat, Sandwich
 Traiteur, Poulet B.B.Q., Viande, Sandwich

11608 de Salaberry, Marché de l'Ouest D.D.O. (ext. Entrance)
Tel: (514) 421-0-421 · Fax: (514) 421-2-421

SOMMAIRE

COUVERTURE



RUBRIQUES

- 8 **ARTS DE LA SCÈNE**
Humour
Théâtre
- 13 **ARTS VISUELS**
Cinéma
Exposition
- 20 **MUSIQUE**
- 24 **COLLOQUES**
Politique
Culture
Religion

ARTICLES

- 8 **DE GAD ISRAEL A GADY**
- 9 **RACHIDA KHALIL**
- 10 **ZADOC**
- 10 **LA BAR-MITSAH DU CHAT DU RABBIN**
- 11 **BOB ORE ABITBOL**
- 12 **REBELLION DANS LE DESERT**
- 12 **DENISE NIZRI, L'ÉMINENCE GREASE**
- 13 **IZZA GENINI**
- 14 **RONIT ELKABETZ**
- 15 **CHARLIE ZHRIEN**
- 18 **LUCIEN CHELLY**
- 19 **DAVID SCHLUSS**
- 21 **SHLOMO BAR**
- 22 **ISHTAR ALABINA**
- 24 **FRÉDÉRIC ENCEL**
- 25 **DANIEL HAIK**
- 27 **DENIS CHARBIT**
- 28 **BERNARD LANDRY**
- 31 **SERGE OUAKNINE**
- 33 **FATIMA HOUDA-PEPIN**
- 36 **PATRICE BRODEUR**
- 37 **JEAN-MARC GAUTIER**

LIEUX DES SPECTACLES

CENTRE SAIDYE BRONFMAN
5170 Côte Ste Catherine
Tél. : (514) 739-2301

THÉÂTRE OUTREMONT
1248 Bernard Ouest
Tél. (514) 495-9944

SPECTRUM
318 Sainte Catherine Ouest
Tél. (514) 861-5851

SAMUEL GROVER
5400 Westbury
Tél.(514) 733-4998 poste 3120

CINÉMA LE PARISIEN
480, rue Ste-Catherine
Tél. (514) 866-0111

CENTRE DE CONFÉRENCE GELBER
5151 Côte Ste Catherine
Tél.(514) 733-4998

COMPLEXE DESJARDINS
150, rue Ste Catherine ouest
Tél.(514) 281-1870

HALL CUMMINGS
5151 Côte Ste Catherine
Tél.(514) 735-3541

BILLETTERIE
Tél.(514) 343-8704
ext. 8513-8514-8515

INFORMATION
Tél.(514) 733-4998

www.sefarad.ca

COMMUNAUTÉ SÉPHARADE
unité du Québec

1, Carré Cummings - Suite 216
Montréal (Québec) Canada
H3W 1M6
Tél.: (514) 733-4998
Télécopieur: (514) 733-3158
Courriel: redactionlvs@csuq.org
Internet: www.csuq.org /
www.lavoixsepharade.com

PRÉSIDENT DE LA COMMUNAUTÉ	David Bensoussan
DIRECTEUR GÉNÉRAL	Robert Abitbol
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION	Élie Benchetrit
RÉDACTEUR-EN-CHEF	Daniel N. Sebban
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO	Élie Benchetrit, David Bensoussan, Philippe Beraka, Éloïse Cohen, Brigitte Danino, Sonia Demory, Avraham Elarar, Sabine Malka, Daniel N. Sebban
RÉVISION ET CORRECTION DES TEXTES	Éloïse Cohen, Daniel N. Sebban
PHOTOS	Archives CSUQ
PRODUCTION	Daniel N. Sebban 733-4998 ext. 3149
PUBLICITÉ	Gilda Fayer-Look (514) 235-7991
CONCEPTION GRAPHIQUE	Katia Ruelle Malka
IMPRESSION	MPI Impressions - Michel Perez (514) 236-0526
EXPÉDITION POSTALE	Joncas Postes Expert

Le présent numéro de La voix sépharade a été tiré à 7000 exemplaires. Le magazine est publié 5 fois par an. Les exemplaires sont acheminés par voie postale à Québec, en Ontario et dans le reste du Canada, aux États-Unis et à l'étranger.

Abonnements (1 an - 5 numéros): Québec 26\$, Canada et U.S.A. 36\$, Outre-Mer 56\$.

ISSN: 0704-5352

Dépôt légal aux bibliothèques nationales du Québec et du Canada. Courrier de 3e classe-Permis 4001565

Les lettres ou articles doivent être adressés à Daniel N. Sebban, La voix sépharade, 1 Carré Cummings, bureau 216, Montréal, Québec H3W 1M6 ou par e-mail: redactionlvs@csuq.org

Sous peine d'être refusés, les articles ou lettres adressés au journal doivent mentionner le nom de l'auteur, son adresse complète et son numéro de téléphone. Aucun accusé de réception ne sera envoyé et les articles ou lettres non publiés ne seront pas retournés. Pour des raisons d'espace et de clarté, les articles ou lettres pourraient être réduits ou révisés.

CONVENTION DE LA POSTE-PUBLICATIONS NO 40011565

RETOURNER TOUTE CORRESPONDANCE NE POUVANT ÊTRE LIVRÉE AU CANADA AU SERVICE DES PUBLICATIONS

123 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTRÉAL, QC H3Z 2Y7

Tirage certifié
AVDA
Un service de l'Association des médias écrits communautaires du Québec

« Nous reconnaissons l'aide financière accordée par le Gouvernement du Canada pour nos coûts rédactionnels par l'entremise du Fonds du Canada pour les magazines. »

Canada

FESTIVAL SEFARAD



1, Carré Cummings - Suite 216
Montréal (Québec) Canada H3W 1 M6
Tél.: (514) 733-4998
Télécopieur: (514) 733-3158
Courriel: info@seferad.ca
Internet: www.seferad.ca

PRÉSIDENT FESTIVAL Avraham Elarar

DIRECTEUR GÉNÉRAL Robert Abitbol

PRODUCTRICE Brigitte Danino

ASSISTANTE Sabine Malka

BEAUX ARTS Emile Parenté, Lucien Chelly

RELATIONS PUBLIQUES Élie Benchetrit

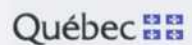
GRAPHISME Jacob Benarroch, Katia Ruelle
Philippe Beraka

RÉDACTION Éloïse Cohen, David Bensoussan,
Daniel N. Sebban, Sonia Demory,
Élie Benchetrit

RESPONSABLE BÉNÉVOLES Dolly Mergui

BÉNÉVOLES Abenaim Raymonde, Amar
Esther, Amiel Esther, Amram Linda,
Azuelos Dina, Barchechat Suzanne,
Chetrit Gisèle, Chokron Stella, Cohen
Yollande, Cohen Camille, Dahan Evelyne,
Elmalan Joëlle, Elmaleh Gilda, Garzon
Julia, Garzon Laurette, Halfon Linda,
Jama Sophie, Lasry Arielle, Levy Rosy,
Lugassy Isabelle, Myara Annie, Nahmias
Orly, Ohayon Stella, Oiknine Arielle,
Oiknine Sylvia, Spiegelman Margot

REMERCIEMENTS



COMITÉ QUÉBEC-ISRAËL
QUEBEC-ISRAEL COMMITTEE



COMPLEXE
DESJARDINS
BOUYS & BOUTIQUE
30



Liberté • Égalité • Fraternité
REPUBLIQUE FRANÇAISE
Consulat général
de France à Québec



Monsieur Raymond Bachand - Ministre du développement économique, de l'innovation et de l'exportation

Je tiens à exprimer ma fierté d'avoir été choisi comme **président d'honneur du Festival Sefarad 2006, Célébration Méditerranéenne de Montréal**, et de me joindre à vous lors de ces trois semaines de célébration qui nous permettront de mettre en lumière toute la richesse, le dynamisme et la diversité de la culture juive, particulièrement dans sa dimension francophone et sépharade. Sous le thème, on ne peut plus porteur, de « Convivencia », c'est à dire convivialité, divers événements – expositions, spectacles, symposiums, théâtre, cinéma – organisés dans le cadre de ce Festival, nous feront découvrir non seulement l'apport, mais également l'héritage et les traditions de la communauté juive, d'origine sépharade. Une communauté bien intégrée au Québec et qui excelle dans plusieurs domaines.

Je souhaite que cet événement permette de tisser et de développer des liens encore plus étroits entre les Québécoises et les Québécois de toutes origines en plus de contribuer à lutter contre les préjugés et à créer un espace de dialogue pouvant favoriser un « vivre ensemble » de qualité.

Bon Festival Sefarad !



Madame Lise Thériault - Ministre de l'Immigration et des Communautés culturelles

Je suis heureuse de souligner la première édition du **Festival Sefarad 2006 – Célébration Méditerranéenne de Montréal** qui se déroulera sur le thème de la *convivencia*, terme espagnol qui signifie convivialité et partage. Sa programmation multidisciplinaire et diversifiée favorisera le rapprochement et le dialogue interculturels par la création de lieux et de moments de partage. Ce dialogue se reflétera dans de nombreuses activités, telles que l'exposition sur le Maroc « Un pays, deux cultures » qui sera présentée au Complexe Desjardins, ou par le Colloque international consacré à la *convivencia* entre les cultures juive, chrétienne et musulmane à l'époque médiévale qui explorera le passé du dialogue interculturel et son influence sur l'avenir.

Ces initiatives sont à l'image du dynamisme et de la créativité de la communauté sépharade du Québec qui, par son engagement constant dans sa communauté et dans notre société, contribue à tisser des liens harmonieux entre les Québécoises et les Québécois de toutes origines.

Je salue le travail de ces femmes et de ces hommes qui contribuent à la vitalité de la société et de la culture québécoises.

Bon festival!



David Bensoussan - Président de la CSUQ

Le thème du Festival Sefarad est plus que jamais actuel. Beaucoup ont idéalisé l'époque de l'âge d'or sépharade en Espagne. Beaucoup en parlent avec un certain sentiment de nostalgie qu'auront véhiculé les exilés d'Espagne au fil des siècles. J'ai espoir qu'en faisant revivre les grands moments de la cohabitation dans l'Espagne des trois religions et en amorçant la réflexion sur cette période mythique, nous contribuerons à mieux connaître le creuset des civilisations dont nous sommes issus et à envisager l'avenir avec plus de clairvoyance. Peut-être favorisons-nous ainsi un dialogue des civilisations devenu plus que jamais nécessaire.

Montréal, ville plurielle et réceptacle d'une diversité culturelle en constante mutation, se verra promue tout au long de ce festival au rang de capitale des dialogues et des convergences.

Mes félicitations vont aux artistes, aux intervenants, aux institutions, aux parrains, aux bénévoles et aux professionnels qui ont ouvert pour faire du Festival Sefarad 2006 un festival mémorable.



Avraham Elarar - Président du Festival Sefarad 2006

« *Convivencia* », le thème du Festival 2006, représente un jalon de plus tout au long de nombreuses célébrations réalisées avec succès par notre communauté depuis 1972. Avec ses nouvelles couleurs et sa philosophie d'inclusion et d'ouverture, Sefarad 2006 nous promet de réaliser et d'offrir à la société multiculturelle montréalaise, une célébration au goût méditerranéen.

À travers cet événement unique dans son genre, la communauté juive sépharade montréalaise poursuivra ainsi une longue tradition de bâtisseuse des ponts entre les communautés.

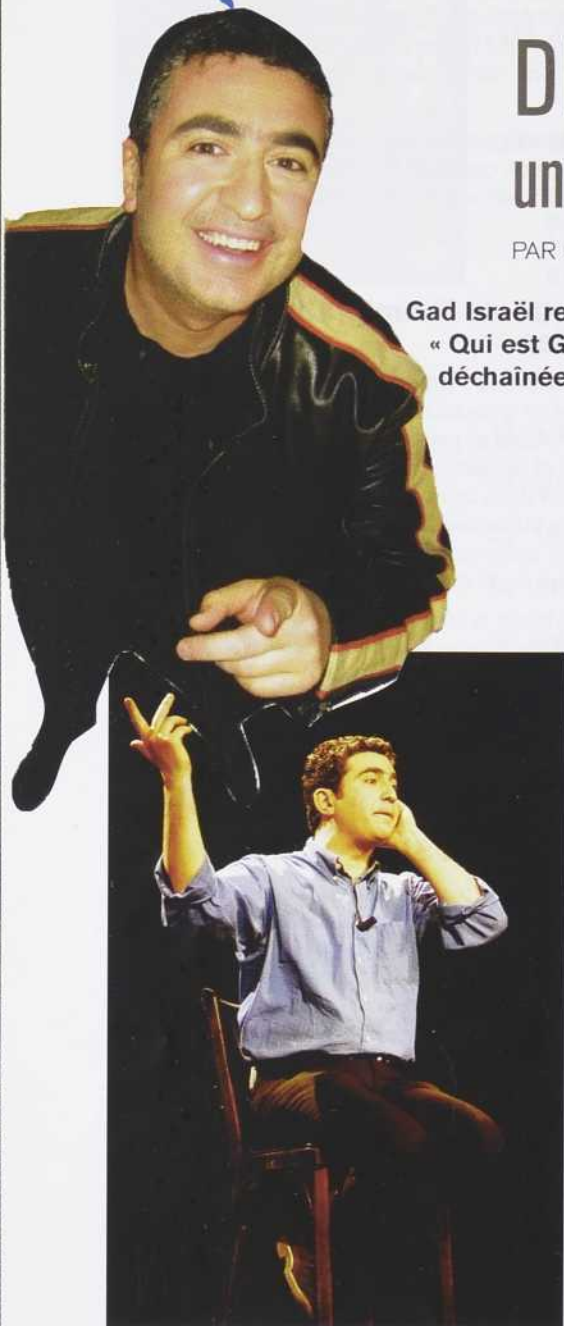
Une tradition enracinée dans l'âge d'or andalous, entre 900 et 1200 de notre ère, lorsque les Juifs sépharades étaient les vecteurs privilégiés de la philosophie d'ouverture et de dialogue de la « *Convivencia* ». Bon Festival

DE GAD ISRAËL À GADY

un comique à prendre au sérieux

PAR ÉLOÏSE COHEN

Gad Israël revient se produire à Montréal. Dans ses bagages, un nouveau spectacle, « Qui est Gady ? », un humour judéo-marocain intelligent et savoureux, une verve déchaînée et un dynamisme effréné.



La Voix Sépharade : Votre nouveau spectacle s'intitule « Qui est Gady ? » Alors, justement, qui est Gady ?

Gad Israël : C'est l'histoire d'un mec qui se mêle de tout, qui donne systématiquement son avis, qui a tout vu et tout vécu. Il transforme des situations ordinaires, notamment ses

cours de yoga ou son mariage, en événements étonnants et hilarants. Le spectateur est comme aspiré par le tourbillon de sa vie.

Contrairement à mon précédent spectacle, qui était une galerie de portraits, j'interprète un seul personnage du début à la fin. Il s'agit d'un *one-man-show*, mais pas d'un *stand-up* : je ne m'adresse pas au public.

L.V.S. : Vous avez commencé votre carrière d'humoriste avec votre vrai nom, Gad Israël. Aujourd'hui, vous adoptez un pseudo : Gady. Pourquoi ?

G.I. : Quand on s'appelle Gad Israël, c'est comme porter un drapeau sur la tête, comme être l'ambassadeur d'Israël. Résultat, le public avait tendance à croire qu'il s'agissait d'un spectacle communautaire, que je faisais exclusivement des blagues juives. Ce n'est pas le cas et je m'adresse aussi bien aux Juifs qu'aux non Juifs.

Il y avait tromperie sur la marchandise... même si, c'est clair qu'on ne balaye pas 5 000 ans d'histoire comme cela : mon show baigne dans l'humour juif, judéo-marocain.

Et puis, il ne faut pas oublier que c'est directement du Maroc que j'ai débarqué à Nancy.

L.V.S. : En 2002, vous vous étiez déjà produit au Festival Sefarad de Montréal.

Avez-vous observé une différence entre les publics français et québécois ?

G.I. : La différence est incroyable, surtout si on le compare aux spectateurs parisiens, prétentieux et hautains. Le public québécois a envie de rire, donc est plus à l'écoute, il a plus d'empathie.

Et puis j'ai un tellement bon souvenir de mon dernier passage. Je me sentais tellement bien sur scène que j'y suis resté deux heures, au lieu de l'heure et quart prévue. J'improvisais et les spectateurs aimaient ça, en redemandaient. Il y a eu une véritable interaction, presque magique entre nous. Un souvenir inoubliable.

Et puis, ça m'a porté chance, puisqu'à la suite de cette représentation, j'ai été produit par le Festival *Juste pour rire*.

L.V.S. : Alors, heureux de le retrouver ?

G.I. : Je suis ravi et en même temps, j'ai le trac, je ne veux pas décevoir. Ce qui me rassure, ce sont les premiers échos sur mon nouveau spectacle. Je l'ai produit au théâtre du Temple et ça a bien marché... et puis, moi en tant que Juif, j'aimais bien aller au Temple tous les soirs...

L.V.S. : Votre devise ?

G.I. : Si le rire est le propre de l'homme, je voudrais être une savonnette...

RACHIDA KHALIL Belle et drôle à la fois !

PAR DANIEL N. SEBBAN



Rachida Khalil a un sport favori : mettre une loupe sur les absurdités des gens de sa communauté d'origine, mais aussi sur ceux de son pays d'accueil, la France, voire l'humanité en général. Elle est donc naturellement la fille spirituelle de Guy Bedos, qu'elle admire depuis toujours et qu'elle finit par rencontrer. Le courant passe immédiatement entre eux : « on s'est reconnus », commente-t-elle. Bedos s'offre pour co-écrire les textes de la talentueuse jeune femme.

Son spectacle, *La vie rêvée de Fatna*, vous ballotera constamment du rire aux larmes et inversement. Vous n'aurez jamais le temps de vous ennuyer : tous les clichés de la condition de femme arabo-musulmane sont revisités avec une originalité enthousiasmante. L'hilarant décalage entre elle-même, élevée en France et sa tante Fatna, qui a le même âge qu'elle et qui a grandi dans un coin perdu du Rif marocain, le défilé de mode des tchadors dernière tendance, les heurts entre la tentation de la liberté et le poids des traditions ; autant de brefs et incisifs coups d'une peinture au couteau qui aboutit à un tableau désopilant aux couleurs vives. Vous en sortirez partagé entre le rafraîchissement et la réflexion. Car Rachida a un talent rare : celui d'aborder des sujets graves



de la manière la plus rigolote.

Chez les Arabo-musulmans, être une femme est souvent lourd à vivre, et elle en fait quelque chose de léger. Mais contrairement à son complice Guy Bedos dont on peut penser qu'il fait tout pour s'attirer des baffes, elle arrive à mettre le doigt sur les choses les plus énormes sans déclencher la foudre. Mieux : elle désamorce tout embryon d'agressivité par une virtuosité à tordre les gens de rire. Son secret ? Elle est belle et a conservé l'expression auréolée d'innocence d'une petite fille « *il faut être une femme pour réussir ça* », dit-elle joyeusement.

Cela dit, ne la qualifiez surtout pas de « comique musulmane », parce que là, elle sort son bazooka !

Mais qui dit « humour » ne dit pas forcément « futilité » : du côté citoyen, elle s'active aussi ; sans être militante, elle soutient la cause du mouvement « Ni putes ni soumises », des femmes qui refusent leur domination par les hommes. Logique, puisque le contenu hilarant de ses spectacles va dans le même sens.

On devine chez elle une hypersensibilité et un besoin d'absolu qui font tourner le moteur de sa créativité. Revers de la médaille : sa vie affective en pâtit : « *mon indépendance fait peur aux hommes. Et comme en plus je suis très exigeante en matière d'affection, vous imaginez le résultat* ». Mais, intelligente, elle transforme cette difficulté en matière à rigoler dans ses spectacles. La joie de ses spectateurs la porte et vaut tout l'amour du monde.

Ne la ratez pas : cette perle est un cadeau du ciel ; vous sortirez de son show les poumons gonflés de joie !



Les textes du spectacle de Rachida Khalil ont été co-signés par Guy Bedos



Zadoc en première partie

PAR DANIEL N. SEBBAN



Zadoc, vous connaissez sûrement déjà. Un roi du *comic stand-up*, déjà venu deux fois à Montréal, et qui chaque fois a joué à guichets fermés. Eh bien, croyez-le, il y a toutes les raisons du monde pour que son nouveau spectacle provoque un tsunami de rires. Vous l'aviez connu épinglant avec une acuité frisant la précision entomologique les travers des différentes mentalités rencontrées au Maroc (qui a oublié ses hilarantes piques sur les Fassis, les R'batis, et autres Meknassis ?). Cette fois-ci, le bougre s'attaque à nos coutumes les plus chères : les mariages, les rabbins, les rites ; tout y passe. Pour ceux dont la rate souffrirait de quelque ratatinement : vous repartirez avec une rate carrément hypertrophiée, tant les rires et les fous rires déclenchés par Zadoc vous emporteront sur son passage.

LA BAR MITZVAH DU CHAT DU RABBIN

Quand un chat félin... téressant

D'APRÈS LA BANDE DESSINÉE DE JOANN SFAR, ÉDITIONS DARGAUD

PAR DANIEL N. SEBBAN

À la veille de l'indépendance de l'Algérie encore française, un rabbin a une fille -Zlabya -, un chat et un perroquet. La fille est belle, le chat est sournoisement intelligent, mais ne parle pas, et le perroquet, complètement stupide, parle tout le temps, mais pour ne rien dire, comme tous les perroquets. Le chat adore la fille du rabbin, et déteste le perroquet dont il ferait volontiers un bref repas.

Justement, dès qu'il en a la chance, le chat passe à l'acte et le malheureux perroquet se retrouve dans l'estomac du félin en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Rien que du banal jusque là, me direz-vous. Attendez, ça devient intéressant: après avoir avalé le perroquet, le chat se met à parler!

Devant ce miracle, l'émerveillement du rabbin est de très courte durée : son chat parle, mais il ment comme il respire, ce qui n'est pas tolérable pour un bon juif, et encore moins dans la maison d'un rabbin. Il faut immédiatement éloigner la perversion de l'innocence, et le rabbin interdit à sa fille et au chat de se revoir.

Le chat aime sa maîtresse, il se met donc en tête de devenir un bon juif. Pour commencer, il doit faire sa bar-mitzvah.



Tenter d'adapter une bande dessinée au théâtre est un art souvent suicidaire : j'avais apprécié la bande dessinée, et je me méfiais un peu. À tort : de sa virevoltante baguette magique, Camille Nahum a réussi l'exploit avec l'apparente facilité des grands professionnels. Cette toute jeune comédienne, pétillante comme une bulle de boisson gazeuse, a plein de ressources, comme un couteau suisse : elle sait tout faire : écrire, jouer, mettre en scène, chanter, composer des musiques, etc., etc... Et elle a un don rare : elle vous contamine de son enthousiasme.

Tout est hors norme dans « *La bar-mitzvah du chat du rabbin* » : pièce française juive, elle est mise en scène par une australienne bouddhiste (Elise Mc Leod) un japonais catholique (Sei Shiomi) ! Et le rabbin est joué par un non juif ! (mais on lui pardonne : Rémy Darcy est un grand acteur et il est tellement convaincant). La

fillette du rabbin est merveilleusement incarnée par Shiran Azoulay. Camille Nahum, quant à elle, ne joue pas le chat: elle est le chat, et tant pis pour ceux qui, comme moi, ont des allergies !

Autre originalité : pas de réelle frontière entre la scène et les spectateurs : le chat ne s'encombre pas de codes tout juste bons pour les humains, et bondit souvent de la scène à la salle et inversement.

Quand on lui demande ce qui l'a poussée à adapter la célèbre BD, Camille Nahum, juive d'origine tunisienne, répond que les tensions que subissaient les juifs en France entre 2002 et 2004 étaient telles qu'elle se devait de réagir, en offrant ce spectacle dont le sujet est un bijou de tolérance, d'ouverture et de réflexion. Mission accomplie : le succès de la pièce, immédiat, a largement dépassé le cadre de la Communauté juive. Bravo le chat, tu as mérité ton pâté (cacher, bien sûr).

2, 3 ET 4 JUILLET À 20H30
AU CENTRE SAYDIE BRONFMAN

ARTS DE LA SCÈNE
THÉÂTRE



BOB ORÉ ABITBOL

Portrait d'un homme pressé

PAR ÉLOÏSE COHEN



Une humeur trempée d'humour, un flair aigu pour les affaires et un ardent défenseur des arts. La vie de Bob Oré Abitbol est un roman : rien d'étonnant, donc, à ce qu'il en ait écrit quatre. Du « *Goût de la confiture* » aux « *Amants du Café Prag* » qui vient de paraître en passant par « *Les Amours interdites de Mme Cohen* », l'homme se raconte sans jamais se la raconter. D'où l'exercice périlleux, presque impossible, de résumer ce destin singulier, sans succomber à la tentation de paraphraser ses dizaines de poèmes, la multitude de ses ouvrages.

Il grandit au Maroc, s'enivre des couleurs, s'imprègne des odeurs, devient lecteur assidu de romans puisés dans ceux que relie et imprime son père. De ces soirées en solitaire, mais entouré de personnages extraordinaires, naîtra son amour de la littérature, et de cet amour naîtra ses premières affaires. « *J'étais l'écrivain public de mon quartier. Je composais les dissertations de tous mes copains et copines, contre de l'argent sonnante et trébuchant, se souvient Bob. Je garantissais cependant la bonne note... J'étais sans doute bon, puisque je n' ai jamais eu à rembourser qui que ce soit... Pas une seule fois !* »

Cadet de trois frères et aîné d'autant, Bob quitte sa famille pour débarquer dans la grisaille parisienne, le cœur gorgé de

soleil, la tête pleine de rêves, et la volonté concentrée sur un dessein : devenir comédien.

Mais l'homme d'affaires n'est jamais très loin et après quelques années à se faire les dents dans un magasin des Champs-Élysées, Bob Oré Abitbol quitte Paris, rejoint sa famille à Montréal et finit par monter son entreprise.

Le succès est rapide, la réussite fulgurante : à tout juste vingt-trois ans, il est déjà propriétaire d'une affaire florissante, avec Sam Krief, son partenaire d'alors.

« Nous avons été les pionniers de la mode au Canada, les premiers à faire de l'importation de vêtement de luxe, notamment Cacharel, Lanvin, Cardin, Hermès et plus tard By American. »

Il importe et distribue donc les plus grands couturiers, fréquente les stars du moment. Et c'est au détour d'une anecdote, racontée avec autant d'indolence que de verve, que l'on découvre qu'il possédait des restaurants. « *J'étais à une soirée à New York. Très fiers, nous dînions en compagnie de Salvador Dali, d'Andy Warhol et un parterre d'artistes connus. Il y avait de l'électricité dans l'air. Je me présente et lui signale avec orgueil et fierté que l'un de mes restaurants porte son nom. Dali, surpris, s'est alors exclamé de sa voix caractéristique : " Mais comment osez-vous usurper mon nom ?!! " »*

A Montréal, il côtoie assidûment des artistes québécois comme Robert Charlebois, Edith Butler, Diane Juster et d'autres. Et pourtant, même si sa vie ne manque pas de pétillant, il quitte la Belle province pour le Mexique, où il collabore entre autres avec Pepsi-Cola.

Entre l'organisation de shows prestigieux (Madonna et Michael Jackson notamment)

et ses fonctions de conseiller du Gouverneur de l'état de Guerrero, Bob prend le temps d'insuffler à ses deux enfants, Simon et Maïa, un peu de son tempérament bohème, de ses talents artistiques, de son goût pour le romanesque. Un investissement qui a porté ses fruits : ils sont tous les deux artistes.

Notamment impliqué dès sa conception dans la Quinzaine sépharade, président de l'Appel Juif (Section sépharade), Bob a toujours servi cette communauté montréalaise qu'il aime et qu'il respecte.

Il vit à présent au soleil de Los Angeles. Impresario, organisateur de soirées grandioses dans des lieux qui le sont tout autant, il a racheté, l'année dernière, le cirque Eos qu'il veut relancer en grand.

« Avant, la mode était un cirque, maintenant, c'est le cirque qui est à la mode ! », s'amuse-t-il. Il continue d'écrire pièces de théâtre et romans. Bien décidé à ne pas en rester là, Bob semble avoir autant de projets dans son sac que de tours de magie.

L'an prochain à Beverly Hills (si D.ieu veut)

« Un théâtre où l'on ne rit pas est un théâtre dont on doit rire ». Aucun risque, avec cette création, signée Bob Oré Abitbol et dont le titre sent déjà bon l'humour juif sépharade. L'histoire nous plonge dans une famille pittoresque, parfois grotesque, toujours burlesque. La mise en scène est de Carlo Bengio,

Jacque, jeune trentenaire à l'aube d'une brillante carrière californienne, annonce son imminent départ à ses quatre grands-parents, bien décidés à le retenir. Une fin qui justifie les moyens : le jeu de l'amour ne sera pas celui du hasard, les souvenirs seront ressassés et les estomacs rassasiés par les mets les plus fins. Mais, finalement, ... D.ieu le voudra-t-il ?

REBELLION DANS LE DÉSERT

Sylvia Assouline, femme rebelle

PAR ÉLOÏSE COHEN

Sylvia Assouline présente cette année « *Rébellion dans le désert* », le récit biblique de la rébellion de Korah vue par deux femmes.

La Voix Sépharade : Pourquoi avoir choisi un récit biblique, celui de la rébellion de Korah contre le prophète Moshé?

Sylvia Assouline : Cet épisode est très peu connu. J'ai voulu voir cette histoire à travers un prisme féminin. Deux personnages sont déterminants : les femmes de Korah et d'Onn. Tout les oppose : l'épouse de Korah est jalouse, calomniatrice et ambitieuse ; celle d'Onn, honnête et droite. La première va pousser son mari vers sa perte, la seconde va sauver le sien en utilisant ses charmes pour le retenir. Ainsi, Onn ne sera pas englouti par la colère de Dieu.

L.V.S. : Votre pièce traite du danger d'une ambition exacerbée, de la jalousie et de la démagogie. Des sujets qui restent d'actualité...

S. A. : Les événements relatés sont vieux de plusieurs millénaires, mais les réactions humaines auxquelles ils font référence restent très contemporaines. Un autre thème, tout aussi d'actualité, ressort de « *Rébellion dans le désert* » : c'est le combat à mener pour sa terre. Dans la pièce, il y a une opposition entre ceux qui veulent se battre pour Eretz Israël et ceux qui refusent de mettre en danger la vie de leurs enfants. Là encore actuellement, ce débat persiste en Israël.



Carlo Bengio : un défi excitant

PAR DANIEL N. SEBBAN

La Voix Sépharade : Vos mises en scènes sont connues pour leur originalité. Pourquoi avoir accepté celle de « *Rébellion dans le désert* », d'écriture très classique ?

Carlo Bengio : J'aime les défis, et celui-ci m'a permis d'appliquer un traitement multimedia à une pièce au ton biblique. Je n'ai pas abordé la pièce comme un texte, mais comme un scénario. Je lui ai donné la structure d'un film, d'une succession de scènes, comme un diaporama, j'ai beaucoup joué sur les éclairages, les ombres chinoises, etc.

On pourrait presque dire qu'on est plus proche du film que de la pièce de théâtre. Pour rendre le côté grandiose et infini du désert, j'ai utilisé des musiques et des éclairages qui vont pour ainsi dire chercher le spectateur jusque dans son dos !

Avec un texte aussi rigoureusement écrit, ce n'était pas gagné d'avance, mais je suis assez content du résultat qui me rappelle celui de « *Hertzel* », la pièce montée par Solly Lévy il y a quelques années.



Denise Nizri l'éminence *Grease*

PAR ÉLOÏSE COHEN

De jeunes étudiants ambitieux, une histoire romantique à souhait, une musique délicieusement rock'n roll. *Grease*, la comédie musicale culte de Jim Jacobs et Warren Casey, revient sur les planches. Sous la houlette de leur professeur, Denise Nizri, les quarante enfants de l'école publique Edinburgh (Côte-Saint-Luc) ont répété plus d'un an. Des enfants qui, cheveux gominés, et vêtus de cuir, ressemblent à s'y méprendre aux « T-Birds » ou autres « Pink Ladies ».

La Voix Sépharade : Pourquoi cette comédie musicale ?

Denise Nizri : *Grease* a été créé il y a tout juste trente ans... c'était une bonne manière de rendre hommage à cette pièce qui a bercé des générations entières. Elle nous a permis d'étudier les années 1950, période fertile sur les plans géopolitique et culturel,

avec la naissance du rock'n roll. C'est à partir de ce moment-là que l'on parle de société de consommation, avec notamment l'introduction de la télévision dans les foyers. Enfin, cette pièce comprend les quatre volets pédagogiques de la nouvelle réforme de l'éducation, c'est-à-dire la musique, les arts, la danse et l'art dramatique.

L.V.S. : Comment quarante élèves de sixième année deviennent-ils les T-Birds et Pink Ladies ?

D. N. : Cette pièce est l'aboutissement d'une année de travail et de répétitions. Les enfants ont fait une recherche autour de l'époque dans laquelle baigne l'histoire, celle des années 1950, puis ils ont effectué une réécriture. Nous avons adapté, voire édulcoré, certains passages, notamment ceux touchant la sexualité : ça ne convenait pas vraiment à des enfants de 13 ans ! Les deux phases suivantes consistaient en formation d'une part, et réalisation et concrétisation des projets d'autre part.

18 JUIN À 14 HEURES
SAMUEL GROVER, YM-YWHA



IZZA GENINI CORPS ET ÂME

PAR JOSEPH GABBAY

La cinéaste Izza Genini est née à Casablanca en 1942, et vit en France depuis 1960. Elle a signé de nombreux articles et deux ouvrages sur la culture marocaine. Sa filmographie comprend une vingtaine de films dont la collection « Maroc Corps et Âme » composée de trois DVD qui entraînent le spectateur dans les « Danses et Cadences », les « Fêtes et Fantasias » et les « Transes marocaines », tandis que deux DVD sont consacrés aux « Racines judéo-marocaines » et à la « Hazanout ». Nous aurons le plaisir de passer une soirée avec Izza Genini lors du Festival. Une soirée à ne pas manquer.

La Voix Sépharade : Peut-on dire que la collection « Maroc, corps et âme » est votre œuvre maîtresse ?

Izza Genini : Le titre « Maroc, corps et âme » s'est imposé à moi un jour en lisant à l'envers MAROC, (COR - AM). Par la suite, il est devenu le titre porteur non pas d'un film en particulier mais de l'ensemble de mon travail sur le Maroc. D'une part, je me suis engagée corps et âme dans cette aventure, d'autre part, j'ai essayé par mes films de donner à voir le Maroc profond, dans son corps et dans son âme.

LVS : Dans cette série, le film « *Cantiques Brodés* » est une illustration magistrale de la symbiose judéo arabe dans la musique.

I.G. : J'ai une tendresse particulière pour ce film. En 1988, l'association *Identité et dialogue* avait organisé un concert à Paris, à une époque où l'idée de réunir un Musulman et un Juif n'était pas évidente. J'avais rencontré Haïm Louk et Abdelsadek Chekara auparavant, à l'occasion d'un concert au Centre Ramban. Ces deux maîtres, nourris à la même source musicale arabo-andalouse, ne s'étaient jamais rencontrés, ils ont été en accord à la première note. « *Cantiques Brodés* » montre la grande similitude entre le chant à la mosquée et à la synagogue. De même que dans une messe maronite on croit entendre Fairouz... La musique ne connaît pas de frontières...

L.V.S. : Préserver une culture, c'est faire en sorte qu'elle ne devienne pas un folklore. En ce sens, sentez-vous que vos films viennent davantage raviver une mémoire que nourrir un vécu, à moins que ce ne soit l'inverse ?

I.G. : J'ai choisi de filmer les musiques dans leur contexte naturel, le plus spontanément possible, en situation, dans les fêtes de village, avec les musiciens chez eux, dans un mousem ; là où la musique garde toute sa vérité. Par cette démarche j'espère que mes films échappent à la folklorisation, qui vide la tradition de sa substance.

Pour bon nombre de communautés, à Paris, en Espagne ou à New York, cela pourrait être le cas, tandis qu'en Israël cette musique, vivifiée par les amateurs, les hazanim et les orchestres arabo-andalous, semble appartenir à un vécu quotidien.

Les soirées du henné, par exemple, sont en passe d'être folklorisées : on est passé de soirées intimes, en famille, à la maison, à des réceptions dans de grandes salles avec trois ou quatre cents invités, traiteurs, etc. Un vrai spectacle ! On pourrait en dire autant pour les Hilloulot envahies par la multitude de caméras dans la synagogue, et de cellulaires qui n'arrêtent pas de sonner.

Naturellement il faut se garder de généraliser : chez certaines familles et communautés, partout où elles ont émigré, la vie juive marocaine telle que nous l'avons connue, est préservée avec amour et respect.



L.V.S. : Dans cette perspective, où situez-vous Montréal ?

I.G. : J'habite Paris, mais la moitié de ma famille et bon nombre d'amis vivent à Montréal. C'est à Montréal que j'ai le plus la sensation d'être à Casablanca. Probablement de par la présence de cette communauté qui m'est proche parce qu'elle est restée fidèle à l'esprit du Judaïsme marocain. Il semble qu'à Montréal, on prenne plus le temps de vivre, de se rendre visite ; il y a un temps pour la famille, un temps pour les rituels.

L.V.S. : Des idées de film à Montréal ?

I.G. : Lors de mon dernier passage, en parlant avec des amis, nous avons eu l'idée de faire un film qui s'appellerait : « *Place de Verdun* ». On irait chercher à travers le monde les rejetons des deuxième et troisième générations issus de la Place de Verdun et... on aurait quelques surprises ! Comme par exemple la fille d'une amie qui est aujourd'hui shérif en Californie ! Pour ce film, Montréal serait un endroit privilégié car on y trouve une symbiose entre la culture d'origine – je parle du Maroc – et le mode de vie nord-américain, qui quelque part rappelle l'âge d'or du Judaïsme marocain.

Ronit Elkabetz, l'indomptable

Présidente d'une manifestation inédite : le Festival du film israélien de Montréal

PAR ÉLOÏSE COHEN

Émouvante, indomptable, cosmopolite, l'actrice Ronit Elkabetz est à l'image du cinéma qu'elle représente en tant que présidente du festival du film israélien de Montréal.



6 longs-métrages • 5 courts-métrages • 6 documentaires • Films en vo. sous-titrés français

La Voix Sépharade : Vous êtes la présidente du Festival du film israélien à Montréal, après l'avoir été à Paris. Que ressentez-vous à l'idée de représenter un cinéma en plein essor ?

Ronit Elkabetz : D'un côté, c'est un honneur et d'un autre, cela me semble très naturel. J'ai tellement travaillé, je me suis si fortement investie pour faire la passerelle, le lien entre le cinéma israélien et la France. J'ai commencé ma carrière en Israël, où j'ai eu beaucoup de succès. J'avais alors tout ce dont une actrice peut rêver : des rôles magnifiques, des projets, et une reconnaissance du monde théâtral. Et alors que la plupart de mes consœurs convoient Hollywood, j'ai tout quitté pour la France. Je m'en sentais tellement proche : c'est comme si j'y avais vécu dans une vie antérieure !

Je suis repartie de zéro : courir les auditions, les enchaîner, accumuler les refus... j'ai vraiment galéré. Mais, j'ai toujours porté le cinéma israélien en moi

et en être la présidente aujourd'hui, c'est une très grande fierté.

L.V.S. : Le cinéma israélien connaît un tel essor que l'on parle de «Nouvelle vague». Sa production augmente chaque année, il est reconnu à l'étranger et rafle de nombreux prix internationaux. Comment expliquez-vous ce succès ?

R.E. : Il s'agit en effet d'un mouvement révolutionnaire. Pour la première fois de son histoire, Israël, tout jeune pays, voit sa production cinématographique s'élever tant en quantité qu'en qualité.

Auparavant, le public hésitait à payer pour une place de cinéma, d'autant plus qu'il considérait les films du cru comme trop politisés, élitistes, subjectifs et de mauvaise qualité. Depuis quelques années, le cinéma a véritablement muté : il est devenu plus personnel, plus sincère et a arrêté de se prendre au sérieux. Et ça marche, car le public, dans et hors des frontières, répond présent.

13, 14 ET 15 JUIN
AU CINÉMA LE PARISIEN

ARTS VISUELS
CINÉMA



L.V. S. : En tant qu'actrice, vous avez joué dans des films durs. Comme réalisatrice de « Prendre femme », vous vous attaquez au drame d'une femme israélienne, violente par un mari tyrannique et cloîtrée dans une société patriarcale. Votre filmographie représente parfaitement le cinéma israélien, très critique envers la société dont il est issu. N'avez-vous pas peur de fournir des arguments aux détracteurs d'Israël ?

R.E. : Absolument pas. Les réalisateurs font des films personnels, vrais, sincères. Et cette

sincérité ne pourra pas être utilisée contre la société. En revanche, cette dernière n'est pas parfaite et le cinéma a un rôle social à jouer, pour faire avancer les choses, briser les tabous, bousculer les idées reçues.

Un rôle d'ambassadeur également : l'information sur Israël abonde, à travers les médias. Mais, il s'agit d'une fausse représentation. Le cinéma peut permettre de montrer au grand public et dans le monde entier un autre visage de notre pays.

J'ajouterais que les problématiques soulevées

par nos films sont universelles, qu'il s'agisse de l'oppression des femmes ou de l'homosexualité. Dans « Prendre Femme », l'héroïne, Viviane, cherche à se battre pour l'amour, la féminité, et donc contre son mari, qui veut maintenir les anciennes traditions. Ce film a fait le tour du monde et, que ce soit à Bangkok ou à Londres, des dizaines de femmes sont venues me dire :

« Viviane, c'est moi ! ». Je ne pouvais pas recevoir plus beaux retours, plus beaux remerciements.

CHARLIE ZHRIEN : À la découverte du cinéma israélien

PAR ÉLOÏSE COHEN

Il y a tout juste six ans, Charlie Zhrien décide de créer, à Paris, le Festival du film israélien. Une manifestation inédite dont l'objectif est de montrer une société dont la méconnaissance n'a d'égale que la complexité.

La Voix Sépharade : Pourquoi avez-vous créé, il y a six ans, le Festival du film israélien à Paris ?

Charlie Zhrien : Il y avait alors un véritable besoin de montrer un autre visage d'Israël, différent de celui donné par les journaux télévisés, et de faire découvrir au public ce cinéma, encore très intimiste. Depuis la loi sur le cinéma, qui il y a cinq ans a alloué douze millions de dollars à la production cinématographique, cette dernière est en plein essor.

En effet, auparavant, Israël produisait de trois à quatre films par an contre une dizaine aujourd'hui. Des films effrontés, culottés, qui bousculent les idées reçues et brisent les tabous. Et comme il s'agit généralement des premiers films de

jeunes réalisateurs, ils n'ont pas froid aux yeux et n'ont pas peur des remises en question.

Il porte en priorité son attention, sans exclure les touches intimistes, sur les données sociales d'Israël d'aujourd'hui, notamment les problématiques liées à la religion, la prostitution, l'oppression des femmes, etc.

Quant à leurs documentaires, ils raflent tous les prix internationaux depuis des années.

L.V.S. : Cette année, dans le cadre du Festival Sefarad, aura lieu, pour la première fois, le Festival du film israélien de Montréal. Pourquoi avez-vous décidé d'importer votre manifestation dans la Belle Province ?



C. Z. : Avec Brigitte Danino, nous avons ce projet depuis quelques années déjà. Dans la mesure où les films étaient sous-titrés pour les Français, j'ai voulu en faire profiter l'ensemble du public francophone. Par ailleurs, de par sa proximité géographique avec les États-Unis, et culturelle avec l'Europe, le Québec a développé une réelle culture cinématographique. Tous les ingrédients étaient donc réunis pour faire de ce festival un succès.

De plus, la visite, cette année, d'une importante délégation québécoise à Jérusalem est bien la preuve que nous sommes dans l'air du temps... en avance même !

UN PAYS, DEUX CULTURES

Présence juive au Maroc

L'histoire du judaïsme marocain, une des plus anciennes traditions juives marquée d'une continuité inégalée en terre d'accueil, remonterait, selon certaines légendes, à l'époque de la conquête babylonienne de Jérusalem et à la destruction du Temple au IV^e siècle avant l'ère chrétienne. Il est difficile d'imaginer aujourd'hui, au regard de la petite minorité juive toujours établie au Maroc, ce que fut le judaïsme marocain au temps de sa grandeur.

Des quelque 225 000 Juifs que comptait le Maroc en 1956 presque tous ont émigré. Cette rupture d'une histoire millénaire ne doit pas effacer ce qui fut un modèle de vie commune et de traditions partagées. Les Juifs firent partie de la vie marocaine aussi bien dans le monde rural que dans les cités, où ils jouèrent un rôle important dans le tissu économique.

Documents et objets réunis dans cette exposition sont autant de séquences de la vie des Juifs au Maroc, de la fin du siècle dernier aux années précédant leur émigration dans les années soixante, et témoignent d'un passé encore fortement gravé dans les mémoires de la diaspora judéo-marocaine.

Musique

En tant que très anciens habitants du Maroc, les Juifs ont pu recueillir dans leur patrimoine musical certains des éléments des cultures musicales berbère, méditerranéenne, proche-orientale, maure, saharienne.

Artisanat

La fabrication des bijoux a été pendant longtemps au Maroc la spécialité d'artisans juifs. Il semble que ce monopole remonte à une période très ancienne. A Fès, seuls les Juifs étaient autorisés à travailler les métaux précieux, car pour les Musulmans le fait de vendre des objets d'or ou d'argent plus chers que le prix de leur poids de métal était considéré comme de l'usure proscrite par l'islam.

Culte

Très répandu dans toutes les classes sociales, le culte des saints et les pèlerinages représente une caractéristique de la culture marocaine. Actuellement le centre de recherche du judaïsme nord-africain recense plus de 650 figures de saints, dont 126 vénérés par les deux communautés.

Costume

Le costume de chaque jour aux grandes tenues de cérémonies, vêtements et accessoires... Dans la campagne marocaine, le costume juif était aussi varié que le costume populaire. Dans les villes, en revanche, le costume masculin des Juifs se limitait souvent à une seule couleur : le noir. Les femmes, quant à elles, s'habillaient au quotidien comme les Musulmanes.

Parfums et Saveurs

Au Maroc, comme partout au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, la cuisine est riche de contrastes de goûts, les viandes cuites à l'étouffée sont accompagnées de fruits qui en adoucissent la saveur ; les épices et les herbes séchées remplacent les aromates frais, le piment est utilisé avec modération afin de ne pas masquer ou effacer le goût et l'arôme des plats de viande ou de couscous.

Subtiles et envoûtantes, les épices se glissent dans la cuisine marocaine comme un souffle de senteurs.



25 JUIN AU 6 JUILLET
 ESPACE TROIS
 DU CENTRE SAYDIE BRONFMAN

ARTS VISUELS
 EXPOSITION



QUATRE FEMMES D'EXCEPTION

PAR ÉLOÏSE COHEN

> Anny Serfaty -Medaly



Nicole Elarar >



Anny Serfaty -Medalssy

Héritière d'une culture ancestrale, ses racines apparaissent sur chacune de ses œuvres, de ses personnages fragiles et majestueux à ses paysages sculptés au couteau. Femme lumineuse et artiste inspirée, Anny Serfaty -Medaly laisse libre cours à son intuition et à sa sensibilité, entre commémoration du passé et affirmation du présent, entre abstraction et figuratif.

Nicole Elarar

Autodidacte et instinctive, Nicole Elarar se distingue par son habileté à marier les formes et les couleurs. Formée sous la houlette de grands maîtres, tels que Alberto Replanski, elle est aujourd'hui une artiste de renom. Elle expose dans des galeries prestigieuses, comme l'Open Art Galery de Vancouver.



> Sylvie Amor

Sylvie Amor

Des couleurs vives et vibrantes. Des scènes folkloriques, témoins d'une histoire séculaire. Les toiles de Sylvie Amor sont autant d'invitation au voyage et à la découverte de l'autre. Depuis 1990, l'artiste a participé à plusieurs expositions, non seulement à Montréal, mais également à Casablanca.

Fiby Autmezguine-Benchaya

Elle a commencé avec des portraits et des natures mortes. Elle a évolué avec des huiles et acryliques, consacrées à l'imaginaire, au folklore et à l'héritage juifs. Ses toiles sont le résultat du fragile, mais fertile équilibre entre intuition et rigueur, entre spontanéité et structuration. Un travail récemment salué par l'association des artistes canadiens.

Fiby Autmezguine-Benchaya >



18 JUIN AU 6 JUILLET
 HALL CUMMINGS

Livres anciens à livre ouvert



Leurs pages sont jaunies par le temps, leurs couvertures polies par ces dizaines de mains qui les ont ouverts, feuilletés, manipulés... avant de les transmettre à leurs enfants et petits-enfants. Au total, seront exposés près de 160 livres et manuscrits religieux, témoins du foisonnement culturel ancestral du judaïsme marocain.

Ouvres clefs de cette collection unique à la richesse inestimable : un *targoun* vieux de sept siècles ou encore des parchemins du XV^e siècle signés par les plus prestigieux kabbalistes.

LUCIEN CHELLY

Rencontre avec un artiste troublant et percutant, à l'œuvre rocheuse mais fluide

PAR ÉLOÏSE COHEN



La Voix Sépharade : Est-ce que l'on naît peintre ou est-ce qu'on le devient ?

Lucien Chelly : Moi, j'ai toujours baigné dans un milieu d'artistes et ensuite j'en suis devenu un. Lorsque j'avais 12 ans, j'ai rencontré Salvador Dali, qui exposait à Montréal. Une rencontre furtive, brève, mais dont, quarante ans plus tard, je me souviens avec détails et précision.

Mais, j'ai réellement choisi de faire de la peinture mon métier en rencontrant, à peine sorti de l'adolescence, un ami de mon frère, David Schluss. Il était plus âgé et déjà bien décidé à se consacrer à son art. Ensemble, nous avons monté une galerie.

Ensuite, de mes années aux Beaux-Arts, je me souviens de l'un de mes maîtres, Guido Molinari, qui a eu une influence considérable sur la suite de mon travail. Lui était très connu pour son abstraction géométrique.

L.V.S. : L'écrivain français Léon Daudet disait : « *Les peintres ne connaissent rien à la peinture et plus encore à leur peinture. Il faut toujours quelqu'un pour la leur expliquer.* »

Poésie muette, sa peinture fait obstacle à la vision pour mieux capter l'invisible. Cacher et révéler : ce paradoxe guide le travail de Lucien Chelly, à la fois chercheur, voyeur et messager. Un artiste qui aime autant le noir que les couleurs : il les associe comme il les oppose. Il érige des pans de ténèbres pour les éclabousser de traînées saturées de couleurs, comme autant de poussières d'étoiles.

Sous les masses de matières, épaisses, enchevêtrées, et entassées émerge un message, celui que la vie est un voyage à la fois hardi et mystérieux, plein d'embûches et de découvertes. Ses toiles, presque rocheuses, mais aux mouvements fluides, ne sont que les témoins du monde selon Chelly, un monde d'apparence mues par des forces inconscientes.



Voulez-vous tout de même essayer ?

L.C. : J'ai commencé ma carrière dans les années 1980. Je me cantonnais alors à l'abstraction expressionniste, c'est-à-dire un style reposant sur des mouvements très rythmés, se rapprochant de l'automatisme, mais un peu plus contrôlé. Et après un passage au figuratif, je suis retourné à mes premières amours.

Sur mes toiles, sont étalées jusqu'à trente, voire quarante couches de couleurs : cette méthode d'empâtement me permet de ne pas les mélanger. Ces masses de couleurs, pures et primaires, accumulées les unes par-dessus les autres, créent une texture profonde. Il s'agit du langage plastique par lequel j'exprime un maximum de sensations

Je n'ai pas de plan au départ : c'est la peinture qui me guide dans l'élaboration de la composition. Je me laisse aller pour

suivre le tableau, ce dernier peut ainsi s'exprimer.

L.V.S. : Vous êtes né à Montréal, mais vos parents sont Tunisiens. Vos origines transparaissent-elles sur vos toiles ?

L.C. : C'est possible, surtout s'agissant des couleurs. Il s'agit toujours de pigments plutôt couleur terre et toujours primaires. Mes œuvres comportent une prédominance de bleu, qui n'est pas sans rappeler la Méditerranée.

Mes débuts de carrière sont marqués par une très forte influence orientale, surtout au niveau des thèmes. En effet, j'insérerais des arches, une certaine architecture, venue de ce pays qui est un peu le mien, de ce pays dont mes parents m'ont transmis des images, des couleurs... En plus de l'excellente cuisine, bien sûr !

L.V.S. : Vous retrouvez votre ami de jeunesse, David Schluss, pour une exposition dans le cadre du Festival Sefarad. Le reste du temps, où peut-on voir vos tableaux ?

L.C. : J'expose, de manière permanente, à la Galerie Klimantiris, dans la ville de Saint-Laurent (742, Bd Décarie, à Montréal), en plus d'exhibitions temporaires un peu partout dans le Canada, ainsi qu'en Europe.

En tous cas, je suis ravi de retrouver David... ça va être une belle retrouvaille !



David Schluss

Sculpteur de toiles, peintre d'idées

PAR ÉLOÏSE COHEN

Une peinture à fleur de toile pour un peintre à fleur de peau. David Schluss est un artiste à la fois complet et complexe, qui sculpte ses toiles tout comme il façonne ses bronzes.

Ni spatule, ni pinceau dans l'atelier de l'artiste. C'est de ses mains qu'émergent, de l'abstrait, des visages, des figures. C'est de ses paumes que naissent et fusionnent les couleurs chaudes et contrastées. Et son inspiration naît des contradictions de deux cultures qui se chevauchent, l'Orient et l'Occident, de la tradition et de la modernité, de l'ancestral et du fugitif, de l'abstrait et du figuratif. Une inspiration antinomique qui remonte à Jaffa quand, enfant, il s'est imprégné du mysticisme de cette ville israélienne chargée d'histoire.



La Voix Sépharade :
Galienni, petit génie de la peinture française contemporaine, considère que « *Lorsque les poils du pinceau touchent la toile vierge, c'est comme le battement du cil de l'œil qui s'ouvre sur un nouveau monde* ». Quel est votre sentiment devant une toile blanche ? Marchez-vous à l'instinct ou, à l'instar de Nicolas Poussin, vous pensez que « *De la main du peintre ne doit sortir aucune ligne qui n'ait été formée auparavant dans son esprit* » ?

David Schluss :
Tout dépend du moment, de mes envies et de mes humeurs. La plupart de mes

œuvres sortent de mon esprit de manière très spontanée.

D'autres fois, je m'astreins à une analyse, à une pensée de mes toiles avant de commencer à peindre. À dire vrai, c'est le cas pour le travail que j'expose à Montréal dans le cadre du Festival Séfarad 2006 : douze petites peintures, chacune représentant une tribu d'Israël. Le Livre de la Genèse rapporte comment lorsqu'une famine frappa le pays de Canaan, Jacob, ses douze fils et leurs familles s'établirent en Egypte où leurs descendants furent réduits à l'esclavage. Après leur sortie d'Egypte, chaque tribu reçut une partie du territoire du pays de Canaan. Les Lévi, chargés du culte, ne prirent pas de terre, mais les deux fils de Joseph, Ephraïm et Manassé, reçurent chacun une parcelle. Voilà le thème de mon travail, qui a nécessité recherche et réflexion.

Je dois bien ça à Montréal, ville de mes débuts, où le public, notamment les membres de la Communauté juive, m'ont apporté soutien, aide et encouragements. Ce sont eux qui m'ont donné la première impulsion, ce premier élan qui m'a permis d'arriver là où j'en suis.

L.V.S. : Selon le comédien français Philippe Caubère, « *L'artiste ne saura jamais assez combien de richesses gisent dans les terrains abandonnés de son enfance* ». Dans quelle mesure votre enfance, à Casablanca puis à Jaffa en Israël, vous inspire-t-elle aujourd'hui ?

D.S. : Je n'ai aucun souvenir de Casablanca

dans la mesure où j'ai quitté le Maroc âgé d'un an. En revanche, Jaffa, son mysticisme, son histoire, sa spiritualité ont eu un impact considérable sur ma peinture, sur la vision de mon art. Ses pierres chargées d'histoire et ses maisons pittoresques aussi ; bref, tout ce style authentique et religieux.

Lorsque je vivais au kibboutz, je passais le plus clair de mon temps libre dans les champs... Ces moments-là, ces paysages, ce folklore marquent aujourd'hui mes toiles. Pour autant, je ne considère pas mon art comme religieux, même si je me sens très inspiré par l'œuvre de Marc Chagall. J'ai quitté ces symboliques, je fais maintenant dans l'abstrait réaliste, le semi-réalisme.

L.V.S. : « *L'écrivain rêve d'être le sculpteur des mots et le peintre des idées* » ; cette définition de l'écrivain et éditeur belge Paul Carvel, vous sied parfaitement, vous qui êtes à la fois sculpteur, peintre et intégrez une certaine forme d'écriture sur vos toiles. Pourquoi ce triptyque ?

D.S. : À l'origine, je me consacrais exclusivement à la peinture traditionnelle : avec des pinceaux... Et un jour, je n'ai plus eu assez d'argent pour m'en acheter, alors j'ai décidé d'utiliser mes doigts [rires]. Non, en fait, un jour, alors que je peignais, j'ai effacé l'un des dessins dont je n'étais pas très fier avec un torchon, et j'ai donné corps, sans le vouloir, à une femme à la silhouette arrondie. Cela m'a plu et j'ai décidé qu'il s'agirait de mon style... Finalement, j'ai trouvé mon style par hasard !





18 JUIN A 20H30
THÉÂTRE OUTREMONT

Emile Zrihen

la voix de l'Orchestre andalou d'Israël

PAR ÉLOÏSE COHEN ET DANIEL N. SEBBAN

התזמורת
האנדלוזית
הישראלית

Ambassadeur de la musique sépharade, l'Orchestre andalou d'Israël sillonne le monde. Après New York, Jérusalem, c'est à Montréal que ses 32 musiciens livreront la savante fusion des héritages séculaires andalous et berbères, le bouillonnant mélange des rythmes africains et européens, l'émouvant brassage de l'hébreu et de l'arabe.

Au sein de cette formation, dirigée par le jeune et charismatique Schmouel Elbaz, les violons et contrebasses côtoient les plus folkloriques luths, mandolines ou autres percussions.

Une soirée placée sous le signe de la tradition liturgique du judaïsme méditerranéen, portée par la voix chaude et envoûtante du soliste Emile Zrihen.

L'orchestre, c'est tout à la fois l'expression poétique du Moyen-Âge et le futur méditerranéen en devenir. Une polyphonie de laquelle naît une harmonie, celle des volutes



méditerranéennes, celle du pont musical dressé entre les cultures arabe, juive et chrétienne de l'Andalousie médiévale... Comme un chant à l'humanité, au dialogue et au respect des différences.

Bien évidemment, l'Etat d'Israël ne pouvait rester les bras ballants devant cette perle artistique, et a honoré l'Orchestre d'un prix prestigieux remis par le ministre israélien de l'Éducation et de la Culture.

Crevant les parois des synagogues dans lesquelles ce type de musique était jusque-là confinée, elle a déployé, grâce à l'Orchestre andalou d'Israël, ses ailes pour les étendre sur le reste du monde, comme pour à la fois le protéger et l'animer.



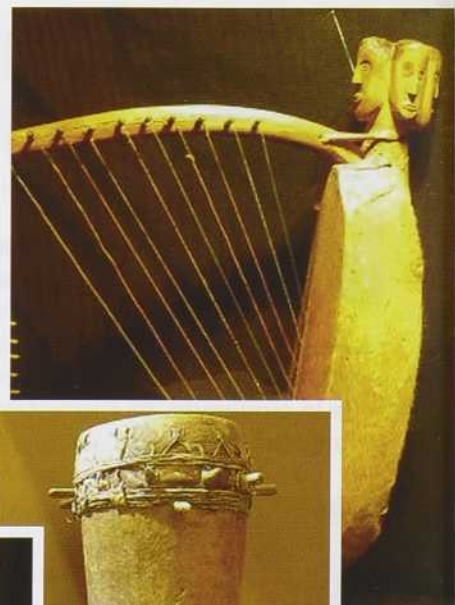
Armé de sa voix splendide et curieuse, **Emile Zrihen** s'adresse en même temps à Dieu, à Allah et aux hommes. Il s'engage pour le rapprochement des peuples et leur pacification à travers la musique.



Benyamin Bouzaglo, étoile montante dans le firmament de la musique judéo-andalouse. C'est la meilleure définition que l'on pourrait donner de ce virtuose de 19 ans. Ce spécialiste du répertoire de la musique des noubas apportera avec l'éclat limpide de sa voix une touche supplémentaire de magie à un spectacle que nous vous promettons inoubliable.



Le jeune et charismatique **Schmouel Elbaz**, le chef d'orchestre, fera naître de la polyphonie, l'harmonie.



SHLOMO BAR

Musicien et poète d'Israël

PAR ÉLIE BENCHETRIT



Né au Maroc, Shlomo Bar arrive avec sa famille en Israël un an après la déclaration d'indépendance et il grandit à Be'er Yaacov. Il découvre sa vocation musicale en 1978, année au cours de laquelle il monte son groupe, qui opère une fusion entre les musiques traditionnelles de l'Orient et de l'Occident, une musique du monde avant la lettre, ce qu'il appelle lui-même en hébreu une « *moussica etnika* ».

Cinq autres musiciens *sabré* (natifs d'Israël), l'accompagnant, Shlomo Bar s'arme également d'instruments de musique traditionnels comme le *sentour*, ancêtre persan du piano et que l'on retrouve, nous dit-il, dans la Bible, de guitares acoustiques, d'un luth et, évidemment, de la traditionnelle derbouka, *dolki*, que joue sa femme, d'une guitare basse ainsi que d'un violon.

Ses chansons sont de beaux poèmes de source israélienne et biblique, des thèmes de l'Âge d'or espagnol immortalisés par Judah Halévi.

Son groupe est connu et reconnu hors de frontières d'Israël, particulièrement grâce à des tournées qui ont sillonné les États-Unis, où il s'est produit, entre autres, à la

Maison Blanche, et en Europe (France, Pologne, Scandinavie).

Son dernier disque, sorti il y a juste deux mois, a connu un accueil très enthousiaste en Russie.

Shlomo Bar

affirme judicieusement que la langue hébraïque, avec ses sonorités musicales, reste la plus belle du monde.

Sa musique est une émanation d'Israël, une réflexion de ce fantastique *melting pot*, où se retrouvent la mémoire du passé, les réalités du présent et les rêves d'avenir de tout un peuple plurimillénaire. Sa musique envoûtante de troubadour de la paix et de la fraternité donne envie de danser.

Shlomo Bar projette l'image d'un autre Israël que celui auquel les médias nous ont habitués avec les images de guerre reproduites ad *nauséam* : c'est l'Israël multiethnique aux mille et une cultures, l'Israël d'hommes et de femmes de toutes origines qui partagent des rêves et un même destin.

Lors de festivités du cinquantième anniversaire, le gouvernement d'Israël fit même de ce groupe son ambassadeur musical à travers le monde.

5 ET 6 JUILLET A 20H30
THÉÂTRE OUTREMONT

Ishtar Alabina

étoile d'Orient et rythmes gitans

PAR ÉLOÏSE COHEN



semble s'envoler vers le ciel. L'étoile reste cependant sur scène, l'illumine de sa présence, et de sa voix chaude et langoureuse. Éclaire. Éblouit, presque, quatre musiciens gitans des guitares desquels sortent des notes enivrées, des rythmes effrénés. Ensemble, ils sont Ishtar Alabina, la rencontre entre l'étoile d'Orient et le folklore gitan, entre deux destins nomades et vagabonds. Des destins que le producteur Charles Ibgui a décidé de croiser il y a de cela dix ans.

Ishtar quitte famille et patrie (elle est née à Haïfa en Israël) après son service militaire. Elle a tout juste vingt ans et décide de bourlinguer plusieurs mois en Océanie. *« Je suis partie en Australie, l'endroit le plus loin ! J'y suis restée neuf mois, une période de grossesse comme par hasard... Puis, alors que j'étais prête à rentrer, j'ai dû faire une escale en Europe, en Italie exactement. Et une amie australienne m'a proposé de venir à Paris un mois avec elle ».*

La jeune fille, à la sensualité troublante et au charisme presque déroutant, rejoint donc la banlieue parisienne, à Villejuif. *« Je pensais que c'était une ville uniquement habitée par des Juifs, s'amuse-t-elle aujourd'hui. Je devais rester une semaine. Je n'avais aucune raison d'y rester, ni argent, ni famille, ni ami, rien, pas même un lit. Rien. Et pourtant, je n'en suis jamais partie ».* Quelques mois plus tard, après avoir écumé les scènes des bars et des clubs de la capitale, elle rencontre les quatre cousins de Los Niños de Sarah. Quatre guitaristes qui, aux quatre coins de la planète, ont

Émissaire de paix sensuelle et romantique, Ishtar, sur fond de musique gitane, livre des mélodies au carrefour des civilisations orientale et occidentale, arabe et juive, française et israélienne, nomade et populaire.

Si Ishtar porte le nom d'une déesse de Babylone, c'est qu'en dansant, elle



donné la réplique à Manitas de Platas, Paco de Lucía ou encore les Gypsy King. « J'ai eu l'impression de trouver une nouvelle famille. De retrouver mes racines également puisque mon grand-père était Espagnol ».

L'alchimie est immédiate, la magie envoiante, le public conquis. Un premier album sort en 1996, qui annonce par son titre, « The Album », une carrière programmée pour l'international. Puis les cinq comparses sortent « Sahara », suivi d'une tournée mondiale qui les mènent du Japon à l'Inde en passant par le Brésil. « Il s'agit de moments inoubliables, s'émerveille l'artiste. Moi qui suis très timide et réservée dans la vie, je me permets tout sur scène, je brise mes propres barrières. C'est un moyen de m'évader ! ».

Un répertoire universel et multiculturel

Et si partout, le succès est fulgurant, c'est que leur répertoire est universel et multiculturel. « Mon identité est un mélange. Un mélange de l'amour duquel je suis née : ma mère est Égyptienne et mon père Marocain. J'ai été élevée en Israël, baignée par ma culture maternelle, mais j'ai été adoptée par la France. Je suis Juive, j'ai lu le Coran et je me suis intéressée au bouddhisme, expose naturellement Ishtar. Plus un artiste a conscience de l'immensité du monde, plus il est capable de parler, de toucher le plus grand nombre ».



Pour autant, Ishtar Alabina est encore peu connue en Israël, son pays d'origine et si l'un de ses tubes s'intitule « Je sais d'où je viens », nombreux sont ceux qui l'ignorent. « L'une de mes chansons passait sur les ondes d'une radio israélienne. Et aucun des animateurs n'était capable de me présenter. Chanteuse libanaise, arabe... ils ne savaient pas trop. C'est ma soeur qui a du téléphoner pour leur expliquer !, s'étonne-t-elle. Quand je retourne en Israël, c'est pour me ressourcer auprès des miens et non



pas pour travailler. Depuis des années, je n'arrête pas de voyager, de faire des concerts. Alors, j'ai aussi besoin de souffler ».

Preuve que la musique d'Ishtar Alabina renverse les frontières et brise les intolérances : elle connaît un triomphe dans les pays arabes. A ce titre, Ishtar a été conviée à chanter lors du Grand pèlerinage du Millenium à Djerba, avant d'être



invitée à un concert privé devant la famille royale du Maroc. Une Israélienne qui chante en arabe le mélange, là encore, lui semble naturel : « L'arabe, pour moi, c'est presque inné. C'est comme si j'avais eu deux langues maternelles. Avant de le chanter, je le lisais et l'écrivais. Quand je me suis lancée, j'ai été étonnée des réactions, qu'on me classifie comme l'Israélienne qui chantait l'arabe. Cela montre bien la fausse image que les gens ont de mon pays. Ce que la télévision montre, ce n'est qu'une partie de notre quotidien : il n'y a pas que Gaza en Israël. La vie quotidienne est très mélangée. On vit très bien ensemble, dans un même immeuble, entre Musulmans et Juifs », explique la chanteuse, qui se veut ambassadrice de paix. « La paix, je la connais et j'ai envie de la transmettre. C'est ce que fais à travers mes chansons ou en me produisant avec Idir ou Cheb Mami. »

La musique, chant universel des hommes... Cela est d'autant plus vrai dans la bouche d'Ishtar.



Rendre la géopolitique abordable, le défi de Frédéric Encel

PAR ÉLIE BENCHETRIT

Assister à une conférence ou à une causerie de Frédéric Encel constitue toujours une caresse pour l'intellect. Cet universitaire, docteur en géopolitique de l'Université Paris VIII, diplômé de Sciences-Po, professeur de Relations internationales à l'ESG-Paris et Maître de séminaires à l'Institut d'Études Politiques de Rennes, a le don de captiver ses auditoires autant par la rigueur que par la finesse de ses analyses.

Israël face à la menace nucléaire iranienne et une nouvelle donne politique

Observateur privilégié de la scène proche-orientale, il sait nous transporter à travers son discours dans les méandres d'un Orient compliqué où les modèles les plus sophistiqués utilisés dans l'analyse des relations internationales se révèlent souvent dérisoires dans un univers où l'irrationnel et la passion restent souvent des paramètres incontournables.

De « *Géopolitique de Jérusalem* » à « *Comprendre le Proche-Orient, une nécessité pour la République* » en passant par « *Géopolitique de l'Apocalypse* » et « *Géopolitique d'Israël, Dictionnaire pour sortir des fantasmes* », on retrouve ce fil conducteur qui caractérise la démarche de l'auteur, tournée entièrement vers la recherche d'une vérité qui éclaire, et qui démystifie aussi bien les idées reçues que les formules toutes faites qui continuent d'être l'apanage de ce que l'on nomme pompeusement les spécialistes.

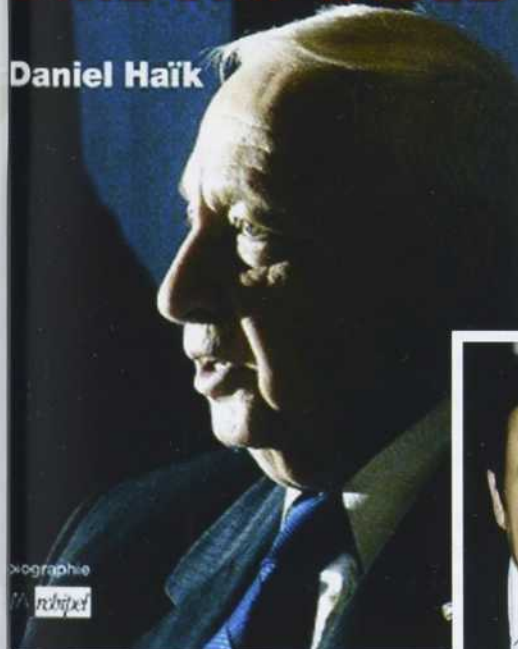
De retour à Montréal, Frédéric Encel intéressera encore une fois son auditoire par ses analyses sur les derniers développements de la politique israélienne avec l'arrivée d'Ehud Olmert et ses nouveaux alliés, de la menace nucléaire que représente l'Iran, et qui vise l'Occident en général, et Israël en particulier.

Un rendez-vous à ne pas manquer pour tous ceux que l'état du monde intéresse.



SHARON L'INDOMPTABLE

Daniel Haïk



Biographie
Archipel

DANIEL HAÏK témoin privilégié de l'actualité israélienne

PAR ÉLIE BENCHETRIT

valu les éloges du *Figaro-Magazine*.

Interrogé sur ce qui l'a poussé à écrire cet ouvrage, le premier dans son genre,

Haïk confie que l'idée lui est venue lors de la deuxième Intifada alors qu'un peu partout dans le monde les presses écrite et électronique s'acharnait à déchirer Ariel Sharon, dépeint la plupart du temps comme un monstre assoiffé de sang. Cette vision manichéenne du conflit l'irritait. Une

caricature parue en janvier 2003 dans un journal britannique, *The Independent*, montrant le Premier ministre d'Israël comme un ogre mangeant des enfants palestiniens, a été la goutte d'eau de trop qui a déclenché la mise en route de son projet.

Haïk, fin observateur de la scène politique israélienne, se sentait fasciné par le personnage emblématique de Sharon.

Celui-ci, qui s'était fait le champion du Grand Israël et l'adversaire des accords d'Oslo, prend un tournant radical en 2003, avec des déclarations qui surprennent l'opinion publique, lorsqu'il parle « d'occupation des territoires palestiniens », terme traditionnellement réservé à la gauche, puis lorsqu'il annonce en 2004 son intention de retirer les troupes israéliennes de la bande de Gaza.

Quand Daniel Haïk approche Jean-Daniel Belfont, directeur des Éditions

de l'Archipel, celui-ci est séduit à l'idée de publier une biographie d'Ariel Sharon.

Une année durant, Haïk effectue des recherches minutieuses, analyse de nombreux documents, multiplie les rencontres avec des personnalités ayant côtoyé Sharon. Il évite d'emblée de le rencontrer lui-même : connaissant le caractère complexe et imprévisible du personnage, il ne veut pas, dit-il, « tomber sous son charme et se faire piéger ». Cette approche a permis un travail sans complaisance cernant bien le sujet. Il en retire quelques impressions marquantes : Sharon est surtout un être à l'image d'Israël, leader charismatique imprégné d'une forte identité juive. Un homme à excès dans tous les sens du terme, ce qui lui vaut de multiples attaques ; les gens autour de lui, surtout dans l'armée, sa seconde famille, s'offusquent de ce qu'il ne respecte pas la hiérarchie et se fie un peu trop à ses capacités de tacticien, comme on l'a vu lors de la guerre de Kippour. Cependant sa grande qualité, observe Haïk, fut d'avoir compris le changement majeur dans la mentalité des Israéliens, surtout par le passage à un individualisme à l'occidentale doublé d'un pragmatisme politique qui rejette les extrêmes pour rejoindre le centre.

Pour résumer Sharon, Daniel Haïk nous offre cette formule sibylline. Il savait mieux que quiconque ce son peuple voulait : des frontières sûres, une réelle séparation d'avec les Palestiniens, et surtout, l'idée qu'une paix éventuelle dans un proche avenir ne correspondait plus à la réalité du moment.

« Sharon l'indomptable », Éditions de l'Archipel : un livre particulièrement intéressant, que Daniel Haïk nous présentera lui-même à Montréal le 11 juin 2006.

Daniel Haïk est de cette catégorie de journalistes indépendants qui savent apporter une note de fraîcheur enrobée d'un non conformisme décapant, dans l'analyse de l'actualité proche-orientale.

Diplômé en Sciences politiques et relations internationales de l'Université hébraïque de Jérusalem, Haïk est journaliste depuis une vingtaine d'années. Depuis dix-sept ans, il est correspondant de l'agence parisienne, *Fréquence juive*, ainsi que d'autres publications comme *Actualité juive et Tribune juive*. Il collabore également au site internet *Info-Proche-Orient*.

Haïk est aussi Secrétaire général de la Fédération sépharade mondiale dont le siège est à Jérusalem.

Dernièrement il a publié « Sharon l'indomptable », une biographie de 500 pages sur Ariel Sharon, qui lui a

Eliezer Cherki

une approche sépharade pour la paix

PAR ÉLIE BENCHETRIT



Originaire d'Algérie, Eliezer Cherki a fait son *aliya* en 1969. Ce diplômé en droit musulman de l'Université hébraïque de Jérusalem est un orientaliste chevronné, qui connaît parfaitement l'environnement proche-oriental ainsi que les mentalités de ses habitants.

Fonctionnaire du ministère israélien de la Justice depuis trente ans, il est également auteur de plusieurs ouvrages consacrés à Israël, particulièrement au chapitre des difficiles relations avec les Palestiniens.

Quand on lui pose la question de se définir par rapport aux divers courants de pensée qui traversent la société israélienne, Eliezer Cherki n'hésite pas : « *je suis un Juif sépharade conscient* ». Quand on évoque l'épineux problème de la paix avec le monde arabo-musulman, il annonce la couleur : d'après ce spécialiste du monde islamique, le rapprochement avec les musulmans ne se fera que par l'approfondissement de l'identité juive. Parmi les obstacles rencontrés, il souligne

la mouvance islamique et son influence dans la plupart des pays arabes, mais aussi le discours profondément occidental, sous toutes ses formes, des responsables israéliens. De son expérience lors de ses multiples rencontres avec des Palestiniens musulmans il a relevé que si les appels au dialogue, malgré un désir de part et d'autre, ne passaient pas, une des raisons résidait dans l'incapacité des interlocuteurs israéliens à adopter un discours s'inscrivant dans les normes « orientales ». Il n'y a pas de fatalité, il est surtout question de cerner un certain nombre de réalités propres aux mentalités des habitants de la région.

Nous revenons inmanquablement à la question : « *Israël doit-il rester un État occidental au Proche-Orient ou doit-il évoluer vers une certaine levantinisisation qui passe de toutes les façons par un changement des mentalités ?* »

Son analyse, et les contacts qu'il a développés avec les Palestiniens, l'amène à considérer que le monde musulman se sent plus menacé par l'Occident que par les Israéliens, en qui il voit d'ailleurs une émanation de cet Occident qui se sent, quant à lui, également menacé par le monde musulman..

C'est à ce sujet que le problème identitaire d'Israël occupe une place centrale, car quoi que l'on dise, il a toujours existé en Israël une centralité ashkénaze qui a influencé le mode de pensée des Sépharades. « *Ce phénomène, insiste-il, a eu pour résultat chez les Sépharades, une perte de sens du dialogue avec les Musulmans qui restait en quelque sorte leur apanage* ».

Alors que l'on a le sentiment que le caractère « oriental » d'Israël s'est renforcé

avec la poussée démographique sépharade et les succès incontestables, notamment en politique, de nombreuses élites d'origine marocaine, ces mêmes représentants ont malheureusement versé dans un folklore réducteur. « *Ce ne sont pas les piyoutim, la minouna, ou la gastronomie, nous explique-t-il, qui détermineront à eux seuls ce que c'est d'être vraiment Sépharade. La France par exemple ne peut pas se définir par rapport au canembert et à la baguette* », ajoute-t-il sous forme d'une plaisanterie qui pourtant en dit long sur sa vision du monde sépharade actuel...

Mais comment répondre à cette sempiternelle question que nous nous posons, à l'instar du « *Qui est juif ?* », en extrapolant à « *C'est quoi, finalement, que d'être Sépharade ?* » Eliezer Cherki pourrait sûrement nous ouvrir quelques pistes, dans son esprit une chose est certaine : le séphardisme, dans ce qu'il a d'essentiel, s'inscrit surtout dans une unité de valeurs.

En réalité, les forces « orientales » existent bel et bien en Israël. La présence Sépharade, longtemps maintenue à l'écart des plus hautes sphères du pouvoir détenu essentiellement par les Ashkénazes, est en passe d'avoir finalement réussi son égalitarisation dans la société. Les Sépharades, bien qu'ayant quitté les pays arabes depuis plus d'une génération, ont gardé –ou tout au moins doivent tout faire pour garder– dans leurs fibres leur capacité à jongler avec la mentalité de ces pays. Leur faire une plus grande place dans les hautes décisions permettrait peut-être une accélération dans le processus de rapprochement entre l'Etat hébreu et ses voisins, voire ses adversaires en général.



Denis Charbit

« La mutation du sionisme, condition de sa survie »

PAR ÉLOÏSE COHEN

Professeur à l'université de Tel Aviv, Denis Charbit est l'auteur d'une remarquable anthologie des courants sionistes depuis 1880, *Sionismes : Textes fondamentaux*.

La Voix Sépharade : De nombreux analystes politiques voient dans la victoire du parti Kadima un signe du déclin des idéologies. Ce déclin touche-t-il le sionisme ?

Denis Charbit : Le sionisme reste très vivant et encore vivace en Israël, d'une part, à l'échelle gouvernementale. La loi sur le retour, au titre de laquelle des milliers de Juifs sont accueillis, reste l'un des piliers du pays.

D'autre part, au niveau de la population, le sionisme demeure, mais il est devenu une sorte de religion civile dans la mesure où il fait partie des principes régissant leur vie.

On ne peut pas parler de disparition, mais de mutation. Une transformation prouve de sa force et condition de sa survie. A l'origine du sionisme, le bien-être collectif primait sur l'intérêt individuel. Aujourd'hui, il n'entrave plus l'épanouissement personnel. Par exemple, si les artistes se sentaient obligés de représenter des pionniers, la nouvelle génération n'a plus de thèmes imposés, ni de barrière... et ne se gêne d'ailleurs pas pour développer un art très critique. La plupart des kibboutzim, symbole de cette supériorité du collectif, sont aujourd'hui nationalisés ou ont introduit le salariat.

De manière générale, les grandes idéologies se sont fissurées. La preuve est

que la société est plus démocratique, plus pluraliste : d'autres voix se font entendre, notamment celles des femmes.

L.V. S. : Vous dites que les grandes idéologies se sont fissurées. Hormis le sionisme, auxquelles pensez-vous ?

Denis Charbit : L'exemple le plus frappant est la remise en question de la notion du 'Grand Israël', avec, d'une part le premier retrait de la Bande de Gaza et d'autre part, le second désengagement prévu par le gouvernement et qui devrait avoir lieu en Cisjordanie. Avec leur vote du 28 mars dernier, les électeurs ont donné un message fort : ils acceptent, bon gré, mal gré, le retrait sinon total, du moins global.

Ils ont conscience qu'il s'agit d'une condition *sine qua non* pour qu'Israël demeure un Etat juif et démocratique, notamment en raison de la pression exercée par la communauté internationale. Cette dernière le presse de régler le problème de l'indépendance de l'Etat palestinien et nous devons le faire pour apparaître comme une démocratie digne de ce nom.

L. V. S. : Il existe une dichotomie entre cette perte idéologique en Israël et un déchaînement de haine, de la part de ses voisins : un apaisement d'un côté et une explosion de l'autre. Pourquoi ?



Denis Charbit : C'est vrai que l'antisémitisme est très virulent, récemment, et notamment depuis le début de la seconde Intifada. Cela n'a pas impliqué, en Israël, un repli identitaire ou une radicalisation des mouvements extrémistes. Au contraire, face à cette montée des haines, des intégrismes, et des terrorismes, nous nous sommes resserrés, retrouvés autour de valeurs communes, autour des grandes valeurs de notre pays.

Ainsi, si les grandes idéologies ont perdu de leurs superbes, les piliers d'Israël demeurent : la nécessité de l'existence d'un Etat dont les Juifs ont la charge, le besoin impérieux de constituer une nation, et la force de notre culture hébraïque.

L. V. S. : Que signifie être sioniste aujourd'hui ?

Denis Charbit : La définition n'est pas unique. En Israël, cela signifie être attaché à son pays, à la préservation d'un Etat juif et démocratique, dans lequel des communautés non juives trouvent également leur épanouissement.

Pour un juif en diaspora, être sioniste implique de définir une grande part de son identité par rapport à Israël. Cela se traduit par un attachement intellectuel et sentimental, mais également par un soutien constant et continu.

Bernard Landry

« OUI, Montréal peut aspirer à devenir une nouvelle Cordoue »

PAR ÉLIE BENCHETRIT

Revoir Bernard Landry est synonyme de convivialité et de retrouvailles, de sympathie et de chaleur communicative; un reflet de ce monde latin auquel nous appartenons par notre culture et notre façon de vivre.

Sa carrière politique lui a permis d'accéder aux plus hautes sphères du pouvoir, comme ministre, vice-Premier ministre et finalement Premier ministre du Québec, mais aussi aux rouages de l'opposition. Bernard Landry retrouve avec plaisir sa carrière universitaire comme enseignant des sciences de la gestion à l'UQAM, et comme membre associé d'un cabinet d'avocats montréalais. Il tient cependant à me rappeler qu'il reste toujours un militant politique engagé auprès du Bloc Québécois, du Parti Québécois et de tous ceux qui, au Québec, s'intéressent à la souveraineté.

À la question de savoir pourquoi son engouement pour notre communauté sépharade, dont il connaît tous les secrets, il n'hésite pas à mettre en avant les similitudes qu'il trouve dans notre culture et celle du Québec. « Nous avons en commun cet intérêt pour un certain art de vivre, un sens profond du partage et de la convivialité. L'esprit de solidarité, la générosité, la mise en place d'activités culturelles de grande qualité sans oublier le souci du raffinement dans la gastronomie et vous avez ainsi tous les ingrédients du savoir vivre méditerranéen qui est également si familier aux Québécois. Ajoutez à cela la langue et la culture françaises qui vous ont

permis de vous intégrer harmonieusement dans le paysage québécois. Il y a eu de ce côté un enrichissement mutuel. J'insiste sur le fait qu'il y a plus de juifs marocains à Montréal qu'à Casablanca, ce qui constitue pour moi un avantage pour notre métropole ».

Bernard Landry insiste sur le cheminement, par des voies démocratiques, de la société québécoise francophone d'une situation qu'il n'hésite pas à qualifier de coloniale à ses débuts, pour arriver à la situation non conflictuelle que l'on connaît à l'heure actuelle avec nos concitoyens anglophones. Les vertus de la patience et de la tolérance ont toujours été présentes dans cette démarche qui a permis de mettre en avant l'importance de la langue française auprès de la population québécoise.

Ces remarques nous amènent à considérer l'exemple de Montréal, métropole nord-américaine sans pareil tant par la diversité de ses ethnies et de ses cultures.

Montréal ne connaît pas les mêmes tensions que Paris, Londres ou Amsterdam.

Une raison à cela, d'après Bernard Landry : les extrémismes sont marginaux et la société québécoise reste attachée au concept de solidarité ; un dénominateur commun au même titre que la liberté, qui transcende les origines ethniques et culturelles.

D'autre part, poursuit-il, le Québec reste une terre d'égalité pour des raisons



historiques. Les privilégiés de l'ancien Régime français ayant choisi de quitter la province après la disparition de la Nouvelle France, il ne restait que des paysans, d'où l'absence de notion de classe. Une constante qui est quand même remarquable quand on voit un ouvrier, un millionnaire, un homme d'église et un professeur athée partager la même table ou mener une conversation.

Il y a également la notion de *nord-américanité*, qui est indissociable du caractère de notre ville, nous sommes en même temps dit-il en forme de boutade « *La France sans les Français, et les États-Unis sans les Américains* »

Sans oublier évidemment cet art de vivre que développent de plus en plus les québécois en général et les montréalais en particulier. La gastronomie, bien sûr, la diversification des produits à tous les niveaux particulièrement à la Société des alcools partout au Québec.

Oui, en ce sens, conclut Bernard Landry, Montréal peut prétendre à devenir une nouvelle Cordoue, un havre de paix et de dialogue et de convergences entre ses diverses composantes culturelles, un exemple dans l'art si difficile du « *vivre ensemble* ».



ENTREVUE AVEC VICTOR MALKA

« Une grande part de mythe entoure l'Al Andalous »

PAR DAVID BENSOUSSAN



Rédacteur en chef d'*Information juive*, Victor Malka est également l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages sur le judaïsme, dont le dernier, « *Avons-nous assez divagué... Lettre à mes amis musulmans* » est consacré au dialogue interreligieux. Un dialogue à l'origine de la tolérance de l'Al Andalous.

La Voix Sépharade : Que retenez-vous de l'âge d'or des Sépharades en Espagne ?

Victor Malka : Avant tout que la grande production littéraire, philosophique et artistique s'est faite dans un climat d'ouverture. Certains penseurs ont souligné que la raison ouvre les portes de l'interprétation. La modernité pourrait s'inspirer d'une telle ouverture d'esprit. Or il semblerait qu'une chape de plomb pèse sur de nombreux milieux musulmans qui ne peuvent dire en public à haute et intelligible voix ce qu'ils admettent en privé, car ils ont tout simplement peur. En ce sens, il semble y avoir eu régression par rapport à la liberté de parole de grands penseurs tout comme Averroès.

Une des raisons de la *convivencia* est que les uns et les autres se découvraient. Chacune des composantes de la corbeille de mariage apportait ce qui lui était spécifique : le rationalisme grec, la suprême valeur de la vie et la mystique. Ces dimensions se reflètent dans les textes liturgiques sépharades qui reformulent ainsi les valeurs fondamentales du judaïsme dans la tradition de dévotion des psaumes et de

la recherche de la sagesse en tout, le tout dans la langue de la Bible et... dans le rythme de la poésie arabe.

L.V.S. : Certains historiens remettent en cause cette prétendue symbiose de l'âge d'or...

V. M. : Je ne suis point d'accord car dans les faits, il y a un dénominateur commun : l'ouverture vers l'autre, le sentiment de la précarité des choses, le manque de certitudes, le goût pour la philosophie, le savoir et la conceptualisation, le parallèle patent entre les proverbes juifs du Talmud et ceux musulmans proches par le contenu, la formulation, la musicalité, etc. À ce propos, je suis très sensible à la façon dont l'Islam chante le monothéisme. Définitivement, Mohamed s'est inspiré des mystiques juifs et certaines sourates du Coran reprennent des textes du Zohar. Le Coran fait également référence à certaines légendes talmudiques de la Création, à savoir que le ciel fut créé avant la terre car la spiritualité devait avoir priorité sur la matérialité. Il est dommage que l'on n'attribue pas le crédit à ses auteurs. Dans le Talmud, on dit que tel maître a reçu son enseignement d'un tel maître

qui l'a lui-même reçu d'un tel maître... Que l'on rende à César ce qui appartient à César!

Quelle leçon pouvons-nous retirer de cette époque ?

Notre conception de la liberté est totale. Nous admettons que la vérité peut être plurielle en ce sens que dans un débat, les paroles des deux parties sont les paroles du Dieu vivant. Chacun est responsable de sa liberté et le choix de cette liberté manque aujourd'hui à l'Islam qui voit les choses en termes d'imposition et non de choix. Par exemple, le fait que les conversions ne peuvent être faites que dans un sens unilatéral est insupportable pour l'homme moderne. Nous, Juifs, sommes proches du monde chrétien moderne par le sentiment de liberté. L'homme est responsable de sa liberté et rien ne peut détruire cette liberté. Nous avons le choix de cette liberté. Il existe également au sein des confessions des fondamentalistes qui prêchent des choses inacceptables mais auxquelles beaucoup réagissent en toute liberté. Les intellectuels musulmans doivent se poser la question s'ils veulent un Islam de l'imposition ou de la liberté.



Mohammed Kenbib

Sur les traces des Juifs marocains

PAR DAVID BENSOUSSAN

La Voix Sépharade : Qu'est ce qui vous a poussé à vous pencher sur le passé des Juifs au Maroc ?

Mohammed Kenbib : Dans mon optique, il s'agit des Juifs du Maroc et non pas au Maroc. Des communautés juives dont les origines se perdent dans la nuit des temps ont vécu dans ce pays et s'y sont enracinées pendant plus de 2000 ans. A l'instar d'autres composantes de la population autochtone (Berbères, Arabes, Noirs...) les membres de ces communautés ont développé au fil des siècles un sentiment d'appartenance marocaine qui perdure jusqu'à nos jours et qui continue de faire partie de l'identité de ces Juifs même lorsqu'ils sont allés s'établir ailleurs.

C'est précisément parce que je considère que ces communautés font partie intégrante de l'histoire du Maroc et qu'elles ont activement contribué au façonnement de sa culture et de ses spécificités que je leur ai consacré près de trente années de recherche à partir de 1972-1973. Il faudrait peut-être rappeler que quelques collègues, en nombre infime il est vrai, ont fait des études d'hébreu, quasiment tous sous la direction de feu Haïm Zafrani, et enseignent cette langue dans quelques facultés.

L.V.S. : Qu'avez-vous découvert ?

M.K. : Mes recherches ont essentiellement porté sur la période contemporaine (XIXe-XXe siècles). Mon étude portait sur les facteurs et les conditions ayant abouti *in fine* à l'émigration massive des Juifs marocains à partir de 1948 et à la réduction drastique, et en l'espace de moins de trois décennies, des communautés juives du pays à une sorte de communauté-témoin.

Il ne m'est guère possible de résumer ici toutes les mutations qui ont alimenté le processus, qui a finalement abouti à la diminution brutale de la population juive du

pays, à sa concentration dans quelques grandes villes, alors qu'elle était présente auparavant à travers quasiment l'ensemble du territoire marocain. Ce qu'on peut dire, en schématisant à l'extrême, c'est que la cohabitation intercommunautaire, qu'il ne convient évidemment ni de noircir ni d'enjoliver, avait des fondements multiséculaires solides.

Ces fondements, et l'ordre politico-religieux dont ils faisaient partie, ont été remis en cause de manière irréversible, à partir du milieu du XIXe siècle, sous les effets corrosifs d'une pénétration européenne multidimensionnelle. D'autant que les puissances coloniales, fortes de l'expérience acquise au Moyen-Orient, se sont attachées à aviver les contradictions entre la minorité juive et la majorité musulmane pour élargir leurs sphères d'influence respectives. Le processus de corrosion du socle intercommunautaire et de distanciation des relations entre les deux groupes, amorcé plus d'un demi-siècle plus tôt, et les transformations économiques, sociales et culturelles générées par le régime colonial ne firent qu'amplifier le phénomène de distanciation. Et ce qui se passait sur la scène internationale, tant en Europe qu'au Moyen-Orient, n'était pas non plus de nature à ralentir ledit processus.

L.V.S. : Vous êtes-vous penché sur les conditions de dhimmi (minoritaire non musulman) au cours de l'histoire ?

M.K. : Étymologiquement, *dhimma* ne signifie en arabe rien d'autre que « protection ». Le terme n'a absolument rien de péjoratif ou de dégradant. En outre, il faut noter la discordance entre, d'une part, les dispositions et les restrictions scripturaires (exégèses comprises) relatives au statut des Juifs et des Chrétiens en terre d'islam et, d'autre part, les réalités concrètes de leur vie quotidienne. D'ailleurs même les conditions

légales ont fluctué dans le temps et dans l'espace en fonction de toutes sortes de données, des prédispositions des souverains à l'égard des « tributaires », du degré de rigorisme des oulémas et de l'évolution du contexte historique. Il y a un distinguo à établir entre riches et pauvres. Les membres des strates aisées, qui formaient une sorte d'oligarchie et gravitaient autour des puissants, bénéficiaient de toutes sortes de faveurs. Cela étant dit, le fait est que les masses juives du Maroc ont, à l'instar des masses musulmanes, notamment celles des campagnes où vivaient près de 90% de la population avant le Protectorat, ont été confrontées à de dures conditions de vie. Les préjugés allaient dans les deux sens mais ils étaient banalisés et n'empêchaient pas la cohabitation intercommunautaire. Et ce même si celle-ci était perturbée lors des phases d'inter-règne, de calamités naturelles (la sécheresse en particulier), et de révolte contre les sultans.

L.V.S. : Y a-t-il des leçons à tirer ?

M.K. : En ce qui concerne la coexistence judéo-musulmane et en partant encore une fois de l'histoire du Maroc, je suis persuadé que rien ne s'oppose a priori à la bonne entente, et je dirais même à la concorde, entre Juifs et Musulmans. Les références historiques et culturelles communes pourraient même représenter, si elles ne sont pas dénaturées par des spéculations idéologiques et politiques ou politiciennes, un legs commun pouvant servir de terreau à une entente transcendant les clivages ethno-religieux. En termes plus clairs, ce référentiel partagé, et la richesse du patrimoine culturel sur lequel il se base, peuvent contribuer à créer, s'ils sont impulsés de manière volontariste, une dynamique de nature à réduire considérablement les malentendus et refonder en quelque sorte les relations entre Juifs et Musulmans. Inutile de dire que c'est là un combat de longue haleine et que son issue est en partie liée à ce qui se passe sous nos yeux au Moyen-Orient. On peut le mener en commençant par une lecture impartiale du passé.



SERGE OUAKNINE

La *convivencia* par l'art

PAR DAVID BENSOUSSAN



Serge Ouaknine est né à Rabat, au Maroc en 1943, au carrefour de plusieurs langues et cultures. Il est l'auteur de nombreuses publications sur le théâtre et les arts contemporains, mais également d'essais, de nouvelles et de recueils de poésies. Également peintre et metteur en scène, il vit à Montréal depuis 1977, où il est directeur du doctorat en études et pratiques de l'art. S'intéressant de près à la coexistence des religions, il nous parle volontier de sa perception de la *convivencia*.

La Voix Sépharade : La *Convivencia* fut-elle un mythe ?

On cite parfois des mythes comme Athènes, Alexandrie, Constantinople ou l'Andalousie. Ce que je comprends, c'est qu'elle a été possible lorsqu'elle s'est déroulée à l'ombre d'un empire. Lorsqu'il y a eu un pouvoir fort qui a dominé des groupuscules ou des minorités culturelles. Ce fut le cas dans l'Empire ottoman et en Andalousie lorsque le pouvoir des Musulmans fut à son plus fort, par exemple. Au XIXe siècle, l'Empire austro-hongrois intégrait les Magyars, les Serbes, les Musulmans, tout un chapelet de minorités qui avaient une autonomie sans qu'il y ait désir de les faire passer par un seul et même moule ou modèle. De fait la vraie *Convivencia* espagnole fut une période très brève qui ne dura pas plus que soixante ans en Andalousie. Quand les musulmans ont été au plus fort de leur pouvoir en Espagne, une *convivencia* a eu lieu avec les communautés juives et chrétiennes. Mais cela a été éphémère.

Par contre, la *Convivencia* ne peut se produire là où se déroulent des luttes d'ordre tribal. Elle est un mythe si l'on croit que spontanément des êtres vont avoir de l'amour pour autrui. Elle requiert un référent culturel commun qui repose sur une reconnaissance mutuelle.

Si on veut traiter la *Convivencia* sur un plan symbolique, ou mythique – par exemple « *Oui, nous sommes les enfants*

d'Abraham, oui nous sommes les descendants du même arbre monothéiste ! » – cela ne marchera pas car c'est trop général, car il n'y a pas de référent organique. Elle existe s'il y a reconnaissance territoriale sur un point précis, tout comme l'honneur ou l'hospitalité. Ainsi, Saladin avait envoyé son meilleur médecin, Maïmonide, pour soigner son ennemi juré Richard Cœur de Lion. Dans le cas du Maroc, le référent religieux faisait que les Arabes souhaitaient de bonnes fêtes de la Mimouna à leurs voisins juifs.

L.V.S. : Cela voudrait-il dire qu'il ne peut y avoir de *Convivencia* dans l'égalité ?

Il est difficile de penser *Convivencia* au milieu de luttes de pouvoir et d'hégémonie politique. Ceci dit, est-il possible aujourd'hui d'avoir une éthique de l'autre qui obéit à des lois spirituelles différentes? C'est un travail psychologique énorme que de vouloir développer une éthique qui permettrait d'entendre le même Dieu par des voies différentes. Marc-Alain Ouaknine proposait de revoir la transmission au niveau de la pédagogie de la spiritualité par des représentants de l'ensemble des religions...

L.V.S. : Est-ce possible d'arriver à un accord sachant que les Chrétiens se définissent par rapport aux Juifs et que l'islam se définit également par rapport aux Juifs et aux Chrétiens ?

Il ne peut y avoir d'entente sur le plan religieux mais seulement sur le plan spirituel. Le religieux établit des relations de pouvoir. La seule chose qui permet de transcender la violence au niveau de l'appartenance religieuse consiste à élever le débat au niveau du spirituel et de l'éthique de l'autre. Faire accepter qu'il peut y avoir des croyances différentes peut donner lieu à des confrontations car il y a des crédos irréconciliables. Le soufisme, qui a eu une grande influence sur les cabalistes a rejoint ces derniers par le « ensof », par la transcendance. Le rapprochement peut se faire au niveau de l'invisible, du Nom, et non pas de ceux qui représentent des religions.

L.V.S. : Quel est le rôle de l'art dans cette équation ?

C'est ma conviction la plus profonde que dans l'art, il y a un élément spirituel transcendant. Au niveau des intelligences, lorsqu'on dépasse des mécanismes ostentatoires et théâtraux, lorsque l'on dépasse la représentation, il peut y avoir *convivencia* et langage commun sur le plan intimiste. Ainsi, le roi Alphonse X avait à sa cour des musiciens des trois religions et la convivialité régnait entre les troubadours et les trouvères. L'art peut intervenir sur le plan d'une réécoute à partir d'une conscience et d'une réévaluation au niveau relationnel entre les trois communautés monothéistes et peut participer à une ré-humanisation des relations réciproques.



ESTHER BENBASSA

L'ÂGE D'OR SANS CONCESSION

PAR DAVID BENSOUSSAN

Esther Benbassa est professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Études, en Sorbonne. Elle est titulaire de la chaire d'histoire du judaïsme moderne. Auteur, entre autres, d'une « *Histoire des Juifs sépharades* » (3e éd., Seuil, 2002) et récemment, avec J.-C. Attias, de « *Juifs et musulmans, une histoire partagée et un dialogue à construire* », La Découverte, 2006. Elle a organisé en mars 2006 « *Le Pari (s) du Vivre-Ensemble* » pendant toute une semaine.

La Voix Sépharade : Quelles sont les valeurs qui ont pu contribuer à la convivance de l'Espagne des trois religions ?

Esther Benbassa : Depuis un certain nombre d'années, on a tendance à surévaluer la *convivencia* en Espagne. Les horreurs de la Seconde Guerre mondiale et l'extermination des Juifs qui l'a marquée en terre chrétienne, la détérioration des relations entre Musulmans et Juifs à partir des années 1950, -en fait depuis la fondation de l'État d'Israël et l'exil contraint des juifs d'Afrique du Nord à la suite de l'indépendance des États maghrébins sont deux événements qui vont dépeupler les terres d'islam de leurs Juifs-, font regarder le passé ibérique avec nostalgie et parfois avec envie. Si les Juifs ont connu des « âges d'or » successifs sous les Musulmans et sous les Chrétiens en Espagne, ceux-ci ne doivent pas nous faire oublier les grands moments de tension et de persécution. Rappelons-nous Maïmonide, le grand penseur juif, dont la famille quitte l'Espagne à l'arrivée des Almohades. Maïmonide s'installe à Fès en 1160 et accomplira l'essentiel de sa carrière en Égypte. La même chose se produit sous les Chrétiens. Les Juifs subissent de plein fouet les pogromes de 1391 qui débent à Séville et qui se soldent par des milliers de conversions forcées ou

volontaires au christianisme. Parallèlement, les Juifs ont cependant connu à des époques précises une vie culturelle extraordinaire.

L.V.S. : Peut-on parler de continuité de la créativité des Sépharades au cours de l'histoire ?

E. B. : Le départ de la péninsule Ibérique à la fin du XVe siècle provoque un traumatisme exceptionnel. Les exilés se dirigent malgré tout vers les terres d'islam parce qu'ils avaient gardé en mémoire les temps glorieux du passé. S'ils ne sont pas allés massivement vers le Maroc, c'est qu'ils avaient conservé un mauvais souvenir des Almoravides et des Almohades, quelque peu fanatiques, venus en Espagne de cette contrée. En revanche, ils sont majoritaires à élire domicile dans l'Empire ottoman, ne nourrissant aucun contentieux avec cet Empire en ascension où ils connaîtront un séjour paisible. On aurait pu penser que les expulsés prendraient plutôt le chemin des terres chrétiennes plus proches. Lorsqu'ils le font, tels les marranes, à partir du XVIe siècle, ils créent des communautés dans l'Europe du Nord protestante, non dans les pays catholiques. Et en pays catholique, ils préfèrent vivre à l'extérieur comme Chrétiens, comme par exemple dans le sud-ouest de la France. Le traumatisme

surmonté, ces nouvelles communautés connaîtront un essor important. Peut-on ne pas penser à Amsterdam, à des figures comme celles de Manasséh ben Israël ou Spinoza ? Et à tous les grands chroniqueurs, tel Ibn Verga, ou à des penseurs comme Léon de Modène en Italie ? En Orient, on aura Joseph Caro, illustre codificateur de la Loi juive, savants et kabbalistes de Safed, etc.

L.V.S. : En dehors du fait que les recherches sur l'héritage des Sépharades (d'expression judéo-espagnole ou judéo-arabe) suscitent un intérêt grandissant, peut-on dire que nous sommes au seuil d'une nouvelle renaissance sépharade ? Quelles dimensions privilège-t-elle ?

E. B. : Il serait excessif de penser à une renaissance. C'est un rêve. Il n'y a pas de renaissance possible lorsque les pays où habitaient ces Sépharades, où ils avaient créé et transmis leur langue et leur culture, de générations en générations, sont quasiment vides de Juifs. On constate une nostalgie de ces temps passés, ce qui est tout à fait compréhensible, surtout que nombre d'entre nous, avec la disparition de nos parents, deviennent de plus en plus orphelins du peu qui nous restait. Ce n'est pas en allant à des cours de langue ou en faisant des réunions amicales qu'on peut faire renaître cette culture. Mais respectons le désir de le tenter.



Fatima Houda-Pépin, députée, femme de cœur et d'action

PAR ÉLIE BENCHETRIT



Fatima Houda Pépin est familière de notre communauté. Députée du Parti libéral du Québec à l'Assemblée nationale, elle mène également un combat au quotidien pour le dialogue entre les cultures et contre toute forme d'extrémisme. Son courage et sa détermination dans son combat constitue pour nous l'exemple d'une femme musulmane d'un grand courage et d'une grande intégrité.

La voix sépharade : La montée des extrémismes religieux a fait apparaître une nouvelle thèse : celle du choc des civilisations qui remplace la guerre des religions.

Fatima Houda Pépin : Je récuse la thèse du choc des civilisations, parce que les civilisations musulmanes et occidentales ne s'excluent pas mutuellement. Au contraire, l'Islam est en interaction avec le Judaïsme et le Christianisme et ceci dès son apparition au 7^e siècle. Les relations n'ont pas toujours été conflictuelles.

L'exemple le plus parlant de l'harmonie entre les trois religions monothéistes nous est donné par l'Espagne musulmane, où les trois communautés ont vécu dans une symbiose presque parfaite. Le rayonnement de l'Andalousie musulmane sur l'ensemble de l'Occident est marquant, dans les domaines des sciences, des mathématiques, de la philosophie, de la sociologie, et de la littérature.

L'apport du monde musulman, par ses savants, ses philosophes, ses théologiens, ses artistes et artisans est à la base de la renaissance qui a donné lieu au monde moderne. Donc s'il y a une civilisation occidentale, le monde musulman en fait partie.

En retour, le rapport de l'Occident avec

le Monde musulman est beaucoup plus problématique à cause de la domination coloniale, du sous-développement, de la dépendance économique et politique des pays du Sud, etc.... Même les pays pétroliers, qui ont un pouvoir économique important, demeurent contrôlés par les puissances étrangères.

Cette situation est à la base de l'échange inégal entre l'Occident et le Monde musulman. C'est également un terreau très fertile pour les islamistes radicaux qui exploitent le ressentiment des populations déshéritées, et qui propagent la haine contre l'Occident.

Mais sur le fond, le problème en est un de déficit de connaissances. Les pays occidentaux, particulièrement en Amérique du Nord, ont une connaissance très superficielle du monde musulman, de son histoire, et de son apport à la civilisation universelle. Cette lacune est à la base des préjugés véhiculés à l'égard de l'Islam et des musulmans.

L.V.S. : Le dialogue judéo-chrétien enregistre des progrès alors que le dialogue judéo-musulman tarde à se manifester. Quelles initiatives doivent être prises pour favoriser ce dialogue ?

F.H.P. : Sur le plan purement théologique, les Juifs et les Chrétiens

ont beaucoup de problèmes à régler ensemble, à commencer par la crucifixion du Christ. Donc, il est normal que le dialogue entre ces deux religions soit plus intense. Par contre, il est important que ce dialogue bilatéral inclue l'Islam.

Le dialogue doit également impliquer les communautés, au-delà des débats théologiques qui ne concernent que les savants, et qui demeurent limités dans des cercles d'initiés. Il faut bâtir des ponts entre les communautés, pour vivre en interaction au quotidien, partager notre culture, nos valeurs communes et nos espoirs.

L.V.S. : Message véhiculé dans ce Forum?

F.H.M. : Oui, il est possible de reproduire à Montréal l'harmonie qui a caractérisé le savoir et la tolérance de l'Espagne musulmane, où les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans vivaient en symbiose. Il faut amener les jeunes, Juifs et Musulmans, à se parler, à travailler ensemble sur des projets de rapprochement et de dialogue. Le dialogue des religions est utile, mais il faut le ramener au niveau de l'action communautaire, là où se fait le travail de lutte contre le racisme, contre la discrimination et l'antisémitisme.

Ghaleb Bencheikh

Pour un Islam des Lumières

PAR ÉLIE BENCHETRIT

Docteur en sciences, professeur de physique, présentateur de l'émission *Islam sur France 2*, vice-président de la conférence mondiale des religions, auteur de « *La laïcité au regard du Coran* », Ghaleb Bencheikh est perçu comme un représentant de « l'Islam des Lumières », il reste à l'avant-garde de tous les combats contre toutes les formes d'extrémisme en soulignant chaque fois qu'il en a l'occasion que terrorisme et Islam n'ont rien à voir.

Dans des sujets aussi actuels que les menaces et les attentats terroristes, ce militant du dialogue n'hésite pas à se prononcer de manière claire et nette : « *Aucune cause, aussi noble qu'elle soit, ne justifie ce genre d'actes, aucune cause ne justifie le massacre d'innocents. Il faut bien que le G8 s'attaque aux causes nourricières du terrorisme, mais comprendre les causes du terrorisme ne signifie pas pour autant les excuser* » (entrevue donnée au magazine protestant *Réforme* le 16 février 2006).

Quand on lui fait valoir que les auteurs d'attentats font souvent référence au Califat et à l'Islam médiéval, Ghaleb trouve cette référence quelque peu déplacée voire ridicule. Il n'hésite pas à qualifier d'ignares et incultes ces gens qui n'ont aucune autorité religieuse. Il pose comme prémisse que si le Califat fut une création de l'homme, il a été également aboli par l'homme et qu'il

n'est même pas mentionné dans le Coran.

À titre d'exemple il rappelle que le calife abbasside était souvent entouré de femmes lascives. Une vision totalement opposée à ce que les extrémistes veulent imposer. Le calife ommeyyade avait également des attitudes contraires aux principes du Coran.

Cette référence au modèle du Califat l'irrite. Il admet que l'Islam a connu un « apogée civilisationnel » avec des monuments et une culture exceptionnels, avec l'Alhambra de Grenade, Topkapi à Istanbul ou le Taj Mahal en Inde, mais il ajoute qu'il faut aller de l'avant. En un mot conclut-il « *il faut globalement cesser de revenir en arrière sur cette période* ».

La grande leçon à tirer « *consiste pour nous les Musulmans, à comprendre que nous ne pouvons plus imposer notre norme à tout le monde, dans un contexte de mondialisation. Ce que je regrette, c'est que les hiérarques musulmans ne se soient pas davantage manifestés pour condamner les attentats* ».

Existe-t-il, pour les populations musulmanes qui vivent aujourd'hui dans un espace démocratique en Europe ou dans d'autres pays occidentaux, la possibilité de se constituer en modèle pour le monde musulman en général ? Ghaleb Bencheikh, pense que oui, mais

à condition que l'on cesse d'instrumentaliser le débat autour de l'Islam comme le fait Nicolas Sarkozy, ministre français de l'Intérieur. « *L'Islam doit tout simplement se banaliser. C'est le meilleur moyen de l'empêcher de devenir un phénomène politico-identitaire auprès de certains jeunes* ». Il se déclare optimiste en prédisant qu'un jour l'Islam restera cantonné à la simple sphère privée, comme c'est le cas des autres religions en France.

Concernant ce que l'on a l'habitude de désigner sous le nom de « Choc des civilisations », là encore, Ghaleb fait part de son optimisme en n'adhérant pas à ce concept réducteur : toutes les civilisations ont un berceau commun et nous sommes tous porteurs d'humanité. Il met en garde contre la croissance d'une opposition entre les démocraties et les obscurantismes. Il se réfère au Rapport de la Chambre des communes britannique de mars 2005 tendant la main vers les islamistes, même pour lutter contre le racisme institutionnel. Cette attitude brouille, d'après lui, la nécessaire séparation du religieux et du politique.

Selon lui, le rôle d'un Imam « *devrait se cantonner à délivrer un message religieux et en aucune manière devenir un porte-parole d'autres revendications* ».





Trois questions au... Rabbén Jacob Levy Ancien Grand Rabbén de Genève

PAR ÉLOÏSE COHEN

La Voix Sépharade : Les trois religions monothéistes partagent non seulement la croyance en un Dieu unique, la référence au patriarche Abraham, mais également des valeurs morales, telles que la charité, l'amour du prochain ou encore la prière. Ces traditions communes facilitent-elles leur dialogue ?

Rabbén Jacob Levy : Les rapports entre Judaïsme et Christianisme, s'ils ont été tendus depuis le Moyen-âge, se sont nettement améliorés, jusqu'à devenir bons depuis le milieu du 19^e siècle. Les papes Jean XXIII, Paul VI ou plus récemment Jean-Paul II, en visitant la Grande synagogue de Rome, voire en se rendant en Israël, ont envoyé un message fort, et ainsi facilité le dialogue.

En revanche, avec l'Islam, il est très difficile d'entreprendre un dialogue, parce que, contrairement à l'Église, il n'y a pas de représentant unique et officiel. Par ailleurs, le Coran, s'il est mal lu ou mal compris, peut être source de haine et de violence.

L.V.S. : Et pourtant, l'Islam est très proche du Judaïsme. Les deux religions partagent notamment certaines pratiques, telles que la circoncision ou l'interdiction de manger du porc...

R.J.L. : C'est exact et c'est justement pour cela que leurs rapports sont tendus. Lorsque que l'on se fâche avec son frère ou sa sœur, la rupture prend des proportions nettement plus importantes que s'il s'agit d'un étranger. C'est exactement la même chose entre l'Islam et le Judaïsme.

L.V.S. : Les attentats du 11 septembre ont-ils modifié les rapports qu'entretenaient les trois religions monothéistes ?

R.J.L. : Pas en ce qui concerne le Judaïsme et le Christianisme. Quant à l'Islam, ces attentats ont montré l'impérieuse nécessité de renouer un dialogue afin de mieux se connaître et se comprendre davantage. Ils ont révélé une haine troublante et dangereuse du monde occidental en général et du Peuple juif en particulier.

Mais, je reste très optimiste. Historiquement et théologiquement, le Judaïsme est le père de l'Islam et du Christianisme. Un jour viendra, ses deux fils, sans pour autant renier leur foi, accepteront cette vérité et le dialogue sera alors serein et constructif.



Révérend Walsh ou l'obligation de répondre d'une seule voix à la détresse

PAR ÉLOÏSE COHEN

La Voix Sépharade : Historiquement, quels sont les rapports qu'entretenaient les Juifs et les Chrétiens? Et aujourd'hui, comment les qualifieriez-vous?

Révérend Walsh : Juifs, Chrétiens et Musulmans ont vécu un Âge d'Or, un moment de partage et de respect. Le dialogue entre Maïmonide et Saint-Thomas d'Aquin marque notre histoire commune. D'un autre côté, les Chrétiens ont condamné les Juifs pour la crucifixion et la mort de Jésus. Cette condamnation a alimenté et endurci la haine des Chrétiens envers les Juifs, à tel point qu'elle s'introduit dans la liturgie du Vendredi Saint : les Juifs y sont décrits comme perfides et on demande leur conversion. La Croix devient alors symbole d'antisémitisme.

Le deuxième concile du Vatican, 1962-1965, revient sur ce point et le document *Nostra Aetate* « déplore toute haines, persécutions, démonstrations d'antisémitisme contre les Juifs en n'importe quel temps et de toute origines ».

Aujourd'hui, Chrétiens et Juifs entretiennent une amitié profonde. Le dialogue se situe non seulement aux niveaux théologique et liturgique, mais également sur l'affirmation de l'alliance entre Dieu et les Juifs.

L.V.S. : Les trois religions monothéistes sont-elles en mesure d'une autocritique de la religion et de leurs concepts de Dieu ?

R.W. : On dit que l'Église Catholique est toujours en reformation (*semper reformanda*), mais dans les faits, cela ne semble pas toujours être le cas. Et malheureusement, l'histoire montre qu'un manque d'autocritique se remplace par une attitude hégémonique. C'est donc un défi pour toutes les religions. Philosophiquement, Dieu est immuable, mais le concept de Dieu change, parce que Dieu est le Dieu de l'histoire, compris et vu à travers les siècles.

L.V.S. : Quels sont les défis des trois monothéismes ?

R.W. : Face à la souffrance que subit le monde, il n'est pas suffisant que les trois monothéismes se contentent de se tolérer. Quelle est notre image de Dieu face à la détresse du Darfour, aux suicides violents, à la pauvreté ? Nous sommes interpellés quotidiennement par la nécessité de se battre pour une plus grande justice sociale. Les religions ont l'obligation de répondre d'une seule voix aux situations marquées par la violence, la haine et le manque de respect de la dignité des individus.



PATRICE BRODEUR

« La stabilité politique est à l'origine de la tolérance religieuse »

PAR DAVID BENSOUSSAN

Il est l'un des Canadiens les plus au fait des problématiques israélo-palestiniennes. Et pour cause, en plus d'être titulaire de la chaire de recherche du Canada sur l'Islam, le pluralisme et la mondialisation, Patrice Brodeur se consacre à l'étude de l'Islam contemporain et son rapport avec les autres religions. Il revient sur l'Al Andalous, lorsque les trois monothéismes coexistaient harmonieusement.

La Voix Sépharade : Du VIII^e au XIII^e siècle, alors que l'Europe chrétienne crouissait dans la misère et le fanatisme religieux, l'Espagne musulmane accueillait toutes les croyances et vivait des siècles de prospérité. Comment une telle société a pu émerger et persister ?

Patrice Brodeur : Cette *convivencia* (terme apparu au début du XX^e siècle) a été rendue possible par l'unité et la stabilité politique claire du pouvoir islamique. Une unité qui n'est pas seulement centralisatrice. En raison d'une tension de gestion du politique, il y a une alternance entre le pouvoir centralisateur et moralisateur et un pouvoir décentralisé, plus clément.

Ces ouvertures ont permis l'établissement d'une société de tolérance. Mais j'avance là une hypothèse et non une théorie développée.

Mais il ne faut pas oublier l'aspect économique. Le pouvoir avait opéré un investissement économique important pour consolider toute la péninsule sud ibérique. Cet investissement a successivement entraîné la dynamisation du secteur agricole, des

retombées fiscales, un essor des villes, puis un foisonnement culturel et intellectuel, et ainsi de suite. Cette production du savoir dans les trois monothéismes était tournée vers un dessein : mieux servir Dieu.

Autre point positif : ce développement n'est alors pas entravé par les troubles secouant l'Est car géographiquement, l'Andalousie est isolée.

L.V.S. : Vous parlez du dynamisme spirituel des villes, alors que la plupart des religions sont nées dans le désert...

P.B. : Oui, car cela reflète la relation entre la collectivité humaine et Dieu. Un anthropologue analysant les monothéismes fera le lien entre les conditions de vie désertiques et l'existence d'un être supérieur : quand la survie est tellement précaire, on s'en remet à une entité omnisciente.

L.V.S. : Malgré la tolérance de l'espace Al Andalous, les messages fondamentalistes chrétiens demeurent...

P.B. : Exact. Sous certaines égides politiques et dans certaines régions, il y avait une plus grande tolérance. Mais elle avait ses limites, notamment en ce

qui concerne les femmes. Il n'existait aucun mouvement pour repenser les rapports entre hommes et femmes. Sur ce point, on est mieux lotis aujourd'hui qu'à l'époque.

Ce n'est pas le cas aux niveaux de la sagesse spirituelle, de la compassion envers son prochain et du partage. On mettait alors en avant la primauté du collectif sur l'individu.

Il existait bien une compétition entre les communautés religieuses, mais, dans la mesure où les Chrétiens et les Juifs étaient très minoritaires, ils évitaient de paraître suspects, de représenter une menace, aux yeux du pouvoir central islamique. C'est pourquoi ce dernier pouvait se permettre d'avoir la latitude d'être ouvert et tolérant.

A titre d'exemple, l'oppression des Arméniens a commencé avec l'apparition et le développement du mouvement nationaliste.



Jean-Marc Gauthier, fervent partisan du dialogue entre les religions

PAR ÉLIE BENCHETRIT

Professeur depuis vingt ans à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, au Département des sciences des religions, Jean-Marc Gauthier est un spécialiste de divers problèmes posés par les rites religieux et les sacrements, la théologie pratique, la violence et la religion, et la question de la paix.

Il nous déclare être agréablement surpris par le fait qu'il y ait toujours un grand nombre de gens qui s'intéressent à ces questions.

Quand on lui demande s'il pense qu'il est possible de passer de la notion de choc des religions à des voies de rencontre et de dialogue entre celles-ci, il nous fait part de son ardent souhait de voir ce processus s'enclencher : « *Il y va de la survie de l'humanité, car vivre en paix confine la question religieuse au cours de cette perspective.*

Il est essentiel qu'une communication s'établisse, car les violences engendrées par les extrémismes annoncent des désastres aux conséquences incalculables ».

Cependant le professeur Gauthier ne se laisse pas séduire par les idéologues de l'abolition de la dimension religieuse au niveau individuel ou sociétal : à son avis, ceci relève d'une fausse interprétation. Il faut repenser le rapport du religieux à l'aune de ce qui touche à la problématique des conflits, analyser les sources du fanatisme afin de mieux le contrer et s'atteler surtout à instaurer un dialogue réel.

En fin de compte, il s'agit beaucoup plus d'aller chercher auprès des religions les dénominateurs communs, tout en prenant conscience des différences, afin de créer les conditions optimales pour un « vivre ensemble ».

Il évoque dans cet esprit le voyage oecuménique en Israël, organisé par le Département des sciences des religions de l'Université de Montréal, au cours duquel des Chrétiens, des Musulmans et des Juifs partageront ensemble une merveilleuse expérience, surtout lors de la visite de la ville sainte de Jérusalem.

Une autre expérience qui l'a fortement marqué fut la célébration d'une prière commune avec un Chrétien, une Juive et un Musulman.

Le professeur Gauthier constate qu'ici, à Montréal, nous devons tenir compte de cette réalité : « *Nous sommes une société où les trois monothéismes cohabitent, et cela mérite qu'il se parlent et que des gestes concrets soient posés afin que le dialogue s'instaure ; une politique de petits pas, mais avec des actions spécifiques ».*

Un dialogue où finalement l'important serait de regarder ensemble les problèmes qui nous assaillent en tant qu'humains afin de pouvoir y faire face.

Mazal Tov

תּוֹב

pour votre future Simha...

Les Créations "R"

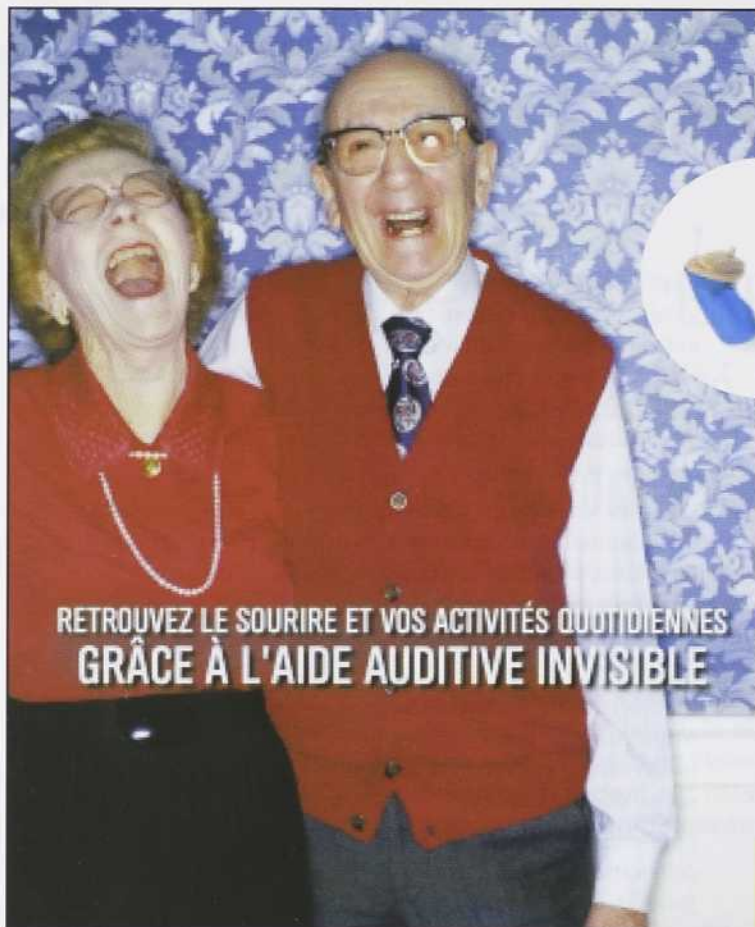
vous proposent

leur nouvel album de Cartes d'Invitation exclusives
des créations personnalisées et raffinées
à prix très abordables

Ketouba traditionnelle
sur authentique parchemin de la Torah
calligraphiée et illustrée à la main
par Henri Bohadana
Artiste peintre - Calligraphe

Tél : 514-744 0281





RETROUVEZ LE SOURIRE ET VOS ACTIVITÉS QUOTIDIENNES
GRÂCE À L'AIDE AUDITIVE INVISIBLE



VOICI L'AIDE AUDITIVE NUMÉRIQUE DE 4^e GÉNÉRATION

- Discrétion totale
- Entièrement automatique
- Technologie de pointe

SANS FRAIS

Test d'audition et
mise au point de prothèses.

Une prothèse payée par la RAMQ
(Modèle illustré non couvert)



Les centres Maslah
Audioprothésistes

5845, Côte-des-Neiges,
Bureau 475 à Montréal

Tél. : (514) 344-8554

Tél. sans frais : 1 800 550-8554

15 bureaux à travers le Québec

Membre de l'Ordre des audioprothésistes du Québec

*Vous imaginez...
Nous créons!*

- Rideaux
- Stores
- Couvre-lits
- Tissus de tous genres
- Service d'installation
- Service de décoration
- Douillettes
- Récamiers
- Fauteuils
- Chaises

DRAPERIES
CARNAVAL

6713, Jean-Talon Est,
St-Léonard

(514) 252-0703



Tradition familiale



Au service de la communauté montréalaise depuis 90 ans,
la famille Paperman vous garantit des services funéraires
empreints de dignité et conformes à la tradition.

Paperman & Sons

(514) 733-7101

3888 Jean Talon West • Montréal, QC H3R 2G8 • www.paperman.com



REGARDEZ TOUT CE QUE VOTRE Y FAIT POUR VOUS!

Faites travailler votre corps et votre esprit!

3 formidables forfaits
de mise en forme pour
tous les âges

Plus de **70** cours de
conditionnement physique
par semaine

Programmation de qualité,
de la petite enfance à
l'éducation aux adultes

Une tradition transmise
des grands-parents aux
petits-enfants

**Venez découvrir
l'ambiance chaleureuse
de votre Y**

Veuillez appeler au Y ou écrire
à info@ymywha.com
pour obtenir de plus amples
renseignements.



YM-YWHA

Les centres communautaires
juifs de Montréal
5400, ave Westbury
(514) 737-6551



Le seul Centre communautaire juif de Montréal